

LA RENCONTRE DES HONGROIS CONQUÉRANTS AVEC LA CIVILISATION GRÉCO-LATINE ET CHRÉTIENNE

Nous avons très peu de sources écrites concernant les premiers cent cinquante ans de la vie des Hongrois s'installant dans le bassin des Carpates à la fin du neuvième siècle. Et la plupart de ces sources sont assez partiales parce que leurs auteurs étaient des étrangers qui avaient peur des invasions des Magyars et ils ont présenté les Hongrois avec un portrait négatif habituel à propos des barbares, même dans les cas où ce n'était pas tout à fait établi. Par contre, il existe une oeuvre littéraire de Hongrie, datée du début du onzième siècle qui révèle toute seule la vie des Hongrois de ce temps-là, elle mérite donc, au titre de l'autoportrait au moins, une attention privilégiée.

Les débuts de la littérature hongroise en latin sont liés au nom du premier roi des Magyars, fondateur et évangéliste du royaume hongrois, Saint Étienne, qui, en ouvrant un chemin large à l'esprit du Moyen Âge chrétien dans le bassin des Carpates, accueillit des missionnaires occidentaux et combattit l'aristocratie, en grande partie, attachée au paganisme oriental. C'est à Saint Étienne qu'on attribua, conformément à son programme, une «Admonition à son fils, Éméric», intitulée en latin *Libellus de institutione morum* ou, plus simplement, *Institutio morum*. En réalité, il s'agit d'un petit ouvrage, écrit par un moine anonyme contemporain de Saint Étienne. L'auteur a terminé, selon toute probabilité, son oeuvre vers 1015 apr. J.-C., sous le règne de Saint Étienne, donc, il a dû exprimer les pensées authentiques de son souverain, sans qu'il eût pu déformer ou bien falsifier l'esprit du législateur de la royauté hongroise naissante¹.

Depuis longtemps, on étudie profondément cette *Admonition*, en essayant de définir son genre ainsi que ses sources littéraires et historico-politiques. Ces études souvent minutieuses ont soulevé un débat scientifique très vif, surtout pendant les années quarante de notre siècle.

Au début de ce siècle, Remig Békefi² a voulu démontré dans un long essai que l'ouvrage attribué à Saint Étienne et issu, vraiment, du

¹ Cf. KÓTA, P., s.v. *Intelmek* (Admonestations), in: KMTLex., 283.

² BÉKEFI, R., *Szent István király Intelmei* (Les Admonestations du roi Saint Étienne), in: Századok, 35,1901, 922-990, II.

roi lui-même, suivait de près les exemples des corps de lois franco-carolingiens. Le chercheur a établi beaucoup de parallèles entre l'*Admonition* et les lois de l'époque carolingienne, mais ces ressemblances apparaissent comme probantes, étant donné qu'elles ne sont pas évidentes et ne donnent aucune illusion d'un modèle bien défini, même, contrairement à la pratique de cette période vers le premier millénaire apr. J.-C., les concordances textuelles précises manquent aux endroits qui correspondent aux lieux communs de pensées, formant le cadre littéraire de l'admonestation adressée au dauphin Éméric. En plus, en ce qui concerne la qualité d'auteur de Saint Étienne, supposée témérement par Békefi, c'est une idée absolument imprudente et fautive, refusée par tous ceux qui ont examiné par la suite la pièce littéraire à discuter.

Plus tard, c'est Joseph (József) Balogh³, journaliste, mais, en même temps, éminent philologue classique qui établit dans ses études publiées en 1927-1943 que les «admonestations paternelles» de Saint Étienne appartenaient au genre des *specula regia*⁴ carolingiens et post-carolingiens, qui présentent l'idéal d'un souverain, dont la figure s'enracine dans le portrait dessiné par le *De civitate Dei* de Saint Augustin.

J. Balogh examina, en premier lieu, deux passages des «Admonestations»: l'un est une phrase du chapitre 6 qui dit: *unius linguae uniusque moris regnum imbecille et fragile est*; l'autre est une expression du chapitre 8 qui pose une question, en y donnant même la réponse, de telle manière: *Quis Graecus regeret Latinos Graecis moribus, quis Latinus Graecos Latinis moribus? Nullus*. D'après Balogh, les phrases ci-

³ BALOGH, J., *A magyar királyság megalapításának világpolitikai háttere* (L'arrière-plan politique international de la fondation du royaume hongrois), in: Századok, 66, 1932; Id., «Ratio» és «mos» (*Ratio* et *mos*), in: Egyetemes Philológiai Közlöny (= EPhK), 67, 1943; Id., *Szent István és a «Róma-eszme»* (Saint Étienne et l'idée de Rome), in: Budapesti Szemle, 207, 1927; Id., *Mit tudunk a szentistváni Intelmek szerzőjéről?* (Que savons-nous sur l'auteur de l'*Admonestation*, attribué à Saint Étienne?), in: Magyar Nyelv (= MNy), 27, 1931, 158-165; Id., *Nemzet és nemzetköziség Szent István Intelmeiben* (Nation et internationalité dans l'*Admonestation* de Saint Étienne), in: Irodalomtörténeti Közlemények (= ItK), 37, 1927; Id., *Szent István politikai testamentuma* (Le testament politique de Saint Étienne), in: Minerva, 10, 1931, 39-51; 106-114; Id., *Szent István Intelmeinek forrásai* (Les sources des *Admonestations* de Saint Étienne), in: Mélanges St. Étienne, II, 1938, 397-425. – Sur un avis différent voir GOUTH, K., *Megoldandó kérdések az Intelmekben* (Problèmes à résoudre dans l'«Admonition»), in: Századok, 77, 1943; Id., *Eszmény és valóság királylegendáinkban* (Idéal et réalité dans les légendes sur les rois hongrois), in: Erdélyi Múzeum, 49, 1944.

⁴ En ce qui concerne les *specula regia*, il ne s'agit pas ici d'un genre littéraire par excellence médiéval, cf. p.ex. s.v. «Fürstenspiegel», in: Der Neue Pauly, IV, 693-695 où on trouve des références aux auteurs latins qui suivent: Seneca (*De clementia*), M. Aurelius, Plin. min. (*Paneg.*), Sidonius Apollinaris, Augustinus (*De civitate Dei*); v. encore *Speculum regis*, éd. par TAR, I. – WOJTELLA, Gy., Szeged, 1994. – La littérature spéciale sur les miroirs des princes du Moyen Âge figure dans l'étude plusieurs fois citée de SZÜCS, J. Cf. encore P. HADOT, s.v. «Fürstenspiegel», in: RAC, VIII et H.H. ANTON, s.v. «Fürstenspiegel», in Lexikon des Mittelalters, IV, 1040 sqq. (avec une bibliographie supplémentaire, 1048-1049).

tées ont été mal comprises par d'autres chercheurs qui avaient examiné, avant lui-même, les formules célèbres citées. Il arriva ainsi que, suivant la critique de quelques savants, certains n'avaient pas su les situer au tournant des X^e et XI^e siècles, c'est-à-dire sous le règne du roi apostolique hongrois; ainsi l'un des investigateurs a été jusqu'à renier l'authenticité des «Admonestations», en disant même qu'elles ne dataient peut-être pas de l'époque du premier roi Hongrois, mais remontaient à une période plus tardive.

J. Balogh a refusé cette opinion hasardeuse, en basant son interprétation sur l'histoire du droit, précisément sur le contenu et le sens du mot *mos* aux premiers siècles du Moyen Âge où on a recommencé à étudier les *compendia* juridiques de la fin de l'Antiquité. Cette tendance n'a évolué que sous le règne de l'empereur Othon III où la *renovatio* de la pensée classique a pris une importance croissante aussi dans l'étude de droit romain, et ce fait a bien marqué la langue juridique du tournant du premier et du second millénaires après J.-C.

Conformément à cette constatation, dans les deux phrases citées au-dessus, *mos* veut dire «loi», «droit coutumier» ou, en général, «ensemble de règles écrites et non-écrites que constituent les coutumes», puisque ce sens ancien revit à l'époque carolingienne et postcarolingienne. Mais c'est un fait notoire qu'au début du Moyen Âge, en Europe Occidentale, surtout sur les territoires des royaumes francs, les habitants vivaient groupés dans des ordres bien établis et bien différents les uns des autres. Le droit romain était encore en vigueur, mais de nouvelles lois traditionnelles ne cessaient pas de sortir de l'ensemble de l'ancien droit mêlé avec les coutumes des tribus germaniques. Chacun avait le droit de recourir au traitement légal conforme au droit de sa tribu.

Le nouveau royaume de Saint Étienne, organisé sur le modèle occidental, se construit d'une manière correspondant à l'organisation de l'État carolingien, s'appuyant sur les conseils savants et pratiques des spécialistes arrivés de l'étranger, voir *hospites, advenae, viri adventicii* dont parle l'ouvrage intitulé *Institutio morum* dans le chapitre 6.

Selon J. Balogh, la thèse citée concernant les lois est issue sous sa forme pratique de la vie publique médiévale, mais sous sa forme littéraire, elle est attribuable à Isidore de Séville, au dernier Père de l'Église d'Occident, dont l'auteur anonyme de l'*Admonition* emprunte la conception en question. En effet, cet archevêque ancien de Séville est à l'origine de l'axiome exposé dans le 8^e chapitre, d'après lequel un peuple ne peut jamais être gouverné selon la jurisprudence d'un autre peuple, puisque *aliis gentibus aliae leges alii mores placent* (Etym., 5, 2). En ce qui concerne ce dernier passage, la correspondance textuelle apparente avec les mots attribués à Saint Étienne suggère l'idée que la

phrase de l'*Admonition* vient de l'archevêque espagnol, mais pour le chapitre 6, on n'a trouvé, jusqu'à l'heure actuelle, aucun texte médiéval ni ancien qui pourrait être en filiation directe avec le lieu discuté du *Libellus*. Cette lacune de notre connaissance doit être imputée, au moins partiellement, à la négligence des recherches, due même aux conditions politiques. Après Balogh⁵, pendant presque quarante ans, un examen profond de l'idéologie latino-chrétienne de l'*Admonition*⁶ constituait un sujet quasi tabou. Enfin, c'est Eugène (Jenő) Szűcs qui a analysé de nouveau, d'une manière assez détaillée et sous le point de vue de la théorie d'État, cet ouvrage, en le définissant comme la première apparition de la pensée politico-philosophique sur l'État dans un cadre religieux. J. Szűcs pense qu'il s'agit de la première théorie d'État en Hongrie qui suit les idées carolingiennes et postcarolingiennes. Mais cet historien éminent qui, relativement jeune, mit fin à ses jours, n'a pas été capable, non plus, de présenter un texte médiéval qui aurait pu être source indiscutable du chapitre de l'*Admonition*⁷.

En résumant, alors, les résultats sûrs à propos du commencement de la littérature hongroise, on peut constater que les *Admonestations* du père roi, adressées à son fils, Éméric, représentent un *speculum regium*, un miroir des princes, seul et unique qui subsiste en ce genre dans la Hongrie historique. Comme on sait, au Moyen Âge, le *speculum regium* était une branche bien forte de la littérature, ayant ses lieux communs, ses constructions traditionnelles et son style propre. C'est à cause de cela qu'on pourrait dire que le commencement de la littérature hongroise en latin a une origine traditionnelle qui s'enracine aux conventions du Haut Moyen Âge.

Tout de même, il est bien évident que le petit ouvrage de Saint

⁵ Voir encore DEÉR, J., *A szentistváni Intelmek kérdéséhez* (À propos des *Admonestations* attribuées à Saint Étienne), *Századok*, 76, 1942, 435-452; ID., *Aachen und die Herrschersitze der Arpaden*, in: *Mitteilungen des Instituts für Österreichische Geschichtsforschung*, 79, 1971, 1-56;

⁶ Cf. tout de même HORVÁTH, J., *Árpád-kori latinnyelvű irodalmunk stílusproblémái* (Les problèmes stylistiques de la littérature hongroise en latin à l'époque des Arpad), Budapest, 1954; CSÓKA, J.L., *Szent István Intelmeinek és törvényeinek szerzősége* (À propos de l'auteur des *Admonestations* et des lois attribuées à Saint Étienne), in: *Vigilia*, 29, 1964, 453-462; ID., *A latin nyelvű történelmi irodalom kialakulása Magyarországon a XI-XIV. században* (Le développement de la littérature historique en latin en Hongrie du XI^e au XIV^e siècle), Budapest, 1967.

⁷ Szűcs, J., *István király Intelmei – István király állama* (L'*Admonition* du roi Étienne – l'État du roi Étienne), in: *Alba Regia*, 12, 1972, 271-275; ID., *Nemzet és történelem*, Budapest, 1974, 359-379; ID., *Szent István Intelmei: az első magyarországi államelméleti mű* (L'*Admonition* de Saint Étienne: le premier ouvrage sur la théorie d'État en Hongrie), in: GLATZ, F.-KARDOS, J. (éd. par –), *Szent István és kora* (L'époque de Saint Étienne), Budapest, 1988, pp. 32-53; ID., *A magyar nemzeti tudat kialakulása* (La formation de connaissance nationale hongroise), éd. par ZIMONYI, I., Szeged, 1992; ID., *König Stephan in der Licht der modernen ungarischen Geschichtsschreibung*, *Südost-Forschungen*, 31, 1972, 17-40. – Après Szűcs, les recherches relatives à l'*Admonition* se sont renouvelées, v., en premier lieu, GYÖRFFY, GY., *István király és műve* (Le roi Étienne et son œuvre), Budapest, 1977; 1983².

Étienne a, malgré ses caractéristiques médiévales, de nombreuses particularités qui le distinguent de toutes les œuvres, contemporaines du même genre, en ce qui concerne son contenu, sa construction et son raisonnement. Regardons, alors, les différences apparentes qui opposent l'*Admonition* de Saint Étienne à d'autres *specula regia*, écrits et rédigés au tournant du premier et du second millénaire après J.-C., et qui lui donnent une originalité qu'on ne peut mettre en doute.

Tout d'abord, c'est l'adresse initiale très personnelle de l'ouvrage qui attire l'attention. Le roi apostolique hongrois destine sa parole et son enseignement à son fils avec un sentiment paternel très passionné, en effet, il s'adresse à Éméric par ces mots: *fili carissime*, et il l'exhorte à apprendre les principes primordiaux de gouverner son royaume. Ce début exceptionnellement personnel fait reconnaître un des traits particuliers des *Admonestations*, permettant de ne pas les confondre avec d'autres *specula* carolingiens et postcarolingiens. Mais d'où vient cette allure animée par la passion paternelle? Pour nous, il est possible de mettre en parallèle cette expression de l'amour parental à celle que contient une œuvre cicéronienne d'ailleurs fort semblable au point de vue du genre littéraire. Il s'agit du *De officiis*, d'un traité philosophique et moral qui commence, également, par un appel intime à son fils pour réaliser un idéal qu'il lui propose comme parfait. L'auteur romain incite, de telle manière, son fils à faire marcher de front les études latines et grecques, en plus, à lire ses discours et ses ouvrages de philosophie, pour arriver à une égale facilité dans les deux langues et pour comprendre le mieux la question concernant les devoirs, tout en conservant son entière liberté d'appréciation: *Quamquam te, Marce fili... oportet* (1,1,1), c'est-à-dire «bien que tu doives, Marcus mon fils» ou plutôt «mon cher enfant». Donc, le rédacteur de l'*Admonition* peut adhérer à la tradition cicéronienne, précisément à l'encouragement personnel du *De officiis*, répété par l'auteur, dans le traité entier, trente-deux fois, il est vrai, sous différentes formes: *mi Cicero* (2,8; 3,5; cf. 2,44; 3, 33) ou bien sans aucune appellation directe de l'enfant, mais les formes les plus personnelles retournent dans les paragraphes finales dédiés à formuler des conclusions⁸. Les derniers mots du *De officiis*: *vale igitur, mi Cicero, tibi que persuade esse te quidem mihi carissimum, sed multo fore cariorem, si talibus monumentis praeceptisque laetabere* (3,34) rappellent à notre mémoire deux passages du *Libellus*: *nec me piget fili amabilissime... tibi documenta, praecepta, consilia, suasiones ponere*

⁸ Cf. J. SVENNUNG, *Anredeformen. Vergleichende Forschungen zur indirekten Anrede in der dritten Person und zum Nominativ für den Vokativ*, in: *Acta Societatis Litterarum Humaniorum Regiae Upsaliensis*, 42 [Lund, 1958], 413 sqq.; *A Commentary on Cicero De officiis*, 60-61, éd. par A.R. DYCK, Ann Arbor, 1996.

(praef.), et puis: *h(a)ec omnia... regalem componunt coronam, sine quibus vallet nullus hic regnare* (10). De même, une invocation personnelle au fils encadre la composition littéraire de Saint Étienne où on lit, dans le chapitre final, ces formules, exprimant l'amour paternel: *fili mi amabilissime, dulcedo cordis mei*. En outre, le père s'adresse plusieurs fois à son enfant, dans le texte complet de l'*Admonition*, en utilisant des formes différentes: *fili carissime, karissime fili, fili mi*. Cette correspondance entre le *De officiis* et les *Admonestations* n'est pas due au hasard, étant donné que le premier, en tant que traité théorique sur les questions éthico-politiques, passe pour un des précurseurs des miroirs des princes où l'ouvrage de Saint Étienne trouve sa place. Le roi hongrois touche, également, dans sa théorie d'État le comportement politique qui est le sujet de l'ouvrage de Cicéron, scrutant l'honnête, l'utile et le conflit de l'honnête et de l'utile dans le domaine de la vie politico-sociale. De la même manière, l'utilité et l'honnêteté jouent un rôle principal chez Saint Étienne, qui fait dire par le moine les phrases qui suivent: *honeste regnant* (1), *in hospitibus et adventitiis viris tanta inest utilitas* (6), *propterea iubeo te fili mi, ut... illos... honeste teneas* (ibid.), *consiliis inest utilitas* (7), *regale ornamentum scio esse maximum... honestos imitari parentes* (8), et, enfin, *sis honestus, ut nunquam alicui spontaneum inferas dedecus* (10).

Cette constatation peut être confirmée par le fait que le *De officiis*, qui était déjà imité par Ambroise, est un des traités les plus connus dans les milieux des chrétiens lettrés selon les normes de l'éducation mérovingienne, carolingienne et postcarolingienne vers l'An Mil après J.-C. Le fragment le plus ancien de l'ouvrage cicéronien est copié à Tours dans la première moitié du neuvième siècle, et d'autres manuscrits anciens qui subsistent et qui le contiennent datent, eux-mêmes du neuvième siècle. Ces livres étaient copiés, en général, en France carolingienne, mais il y en avait une branche contemporaine qui a eu son origine en Allemagne. Toutes ces régions jouaient comme on sait un rôle important dans les relations que la royauté de Saint Étienne établit avec l'Europe chrétienne. C'est ainsi qu'il est très vraisemblable que le rédacteur de l'*Admonition* a connu, directement ou bien indirectement, le traité de Cicéron sur les devoirs comme un ouvrage bien important pour l'éthique politico-morale du Moyen Âge et présent, presque sans cesse, à l'esprit des auteurs chrétiens même durant les années les plus noires de cette époque⁹.

⁹ Voir N.E. NELSON, *Cicero's De officiis in Christian Thought: 300-1300*, in: Univ. Michigan Public Lang. and Lit., 10, 1933; M. TESTARD, in: l'éd. de *De off.* dans la Coll. G. Budé, I, 1965, 67-70; M. WINTERBOTTOM, in: *Texts and transmission. A survey of the Latin classics*, éd. par L.D. REYNOLDS, Oxford, 1983, 130-131.

Mais si l'on trouve une source classique à l'origine de l'*Admonition*, on peut penser à d'autres textes anciens, en vogue vers la fin du premier millénaire. J'ai réussi à trouver la source exacte d'un passage cité au-dessus et souvent discuté par les chercheurs antérieurs. La sentence célèbre du chapitre 6 est conçue en ces termes: *unius ling(u) uniusque moris regnum imbecille et fragile est*¹⁰. C'est chez Florus, l'historien romain et le rhéteur originaire d'Afrique du 1^{er} et 2^{ème} siècles apr. J.-C. qu'on rencontre une phrase très semblable, en ce qui concerne soit la construction grammaticale, soit l'emploi des mots: *Res erat unius aetatis populus virorum* (1,1/1,1, 10), qui veut dire «un peuple d'hommes ne pouvait durer qu'une seule génération» (trad. par P. Jal).

Et si cette comparaison n'était pas assez convaincante, on pourrait même rapprocher les contextes des deux passages cités. L'auteur anonyme de l'*Admonition* présente la croissance de l'Empire romain, de cette manière:

Inde enim imprimis Romanum crevit imperium Romanique reges sublimati fuerunt et gloriosi, quod multi nobiles et sapientes ex diversis illuc confluebant partibus, Roma vero usque hodie esset ancilla, nisi (A)Eneades fecissent liberam. Sicut enim ex diversis partibus et provinciis veniunt hospites, ita diversas linguas et consuetudines diversaque documenta et arma secum ducunt, qu(a)e omnia regna ornant et magnificant aulam et perterritant exterorum arrogantiam.

D'une manière pareille, Florus dessina la naissance et la croissance de la Rome romuléenne dans ses deux livres historiques, conservés sous le titre *Epitoma de Tito Livio*, c'est-à-dire *Résumé de Tite-Live*, qui nous donne, tout de même, une fausse idée sur l'ouvrage, indépendant dans son principe.

En ce qui concerne l'asyle réalisé par Romulus, *statim mira vis hominum: Latini Tuscique pastores qui sub Aenea, Arcades qui sub Euandro duce influxerant. Ita ex variis quasi elementis congregavit... corpus unum, populum Romanum ipse* (sc. Romulus) *fecit* (ibid., 8-9) – dit Florus.

Le parallélisme, même l'accord conceptuel et textuel (cf. *confluebant – influxerant; ex diversis – ex variis*) entre les deux passages est

¹⁰ Le texte cité par nous est basé sur l'édition intitulée «Scriptores rerum Hungaricarum» (= SHA), éd. par BALOGH, J., réd. par E. SZENTPÉTERY, II, Budapest, 1938, 619-627. Quant à la traduction hongroise, v. KURCZ, É., in: Árpád-kori legendák és intelmek (Les légendes et les admonestations à l'époque des Arpadiens), réd. par ÉRSZEGI, G., Budapest, 1983, 45-61, cf. 201-205. V. encore KRISTÓ, GY. (réd. par –), *A honfoglalás korának írott forrásai* (Les sources écrites de l'époque de la conquête hongroise), Szeged, 1995. Tout récemment, v. *Szent István király Intelmei és Törvényei* (Les Admonestations et les Lois du roi Saint Étienne), préfacé par ZLINSZKY, J. et trad. par BOLLÓK, J. et KRISTÓ, GY., Budapest, 2000.

évident, et il est clair aussi que les phrases de l'*Admonition* suivent la présentation de Florus, puisque l'historien romain donne un raisonnement bien logique, par contre, le lieu correspondant chez l'écrivain des «Admonitions», cité ci-dessus, contient un illogisme frappant et choquant, dû à l'imitation de Florus par le moine médiéval hypothétique. Quant à l'auteur romain, il assiste à une fusion ethnique des peuples autochtones et indigènes, d'une part, et des immigrés de l'étranger, précisément de l'Est transmarin, d'autre part. Ce mélange assure la naissance au *corpus*, au corps même de la cité. Pour Florus, l'*Asylum* de Romulus était déjà un *melting-pot*, comme le constate bien M. D. Briquel, et à partir de ce roi, Rome a été capable de bâtir sa grandeur. Chez l'historien romain, l'*Urbs* est une préfiguration de la grandeur de l'Empire romain qui embrasse beaucoup de composants ethniques¹¹.

Pour le moine qui écrit l'*Admonition* de Saint Étienne, ce sont les *hospites, advenae, viri adventicii*, arrivés de l'Europe occidentale, qui ont une haute importance pour agrandir le royaume hongrois, mais l'auteur se sert, inconséquemment, des exemples des Énéades qui étaient toujours des représentants symboliques de l'origine orientale du peuple romain, dont les ancêtres étaient arrivés de l'Asie Mineure. Cette contradiction dans le raisonnement de l'*Admonition* s'explique, peut-être, par une idéologie nationale naissante¹², qui, à l'époque de Saint Étienne, a déjà voulu souligner le caractère singulier de l'État des Hongrois, immigrés de l'Est. C'est ainsi que l'auteur du *Libellus* veut montrer que c'est la fusion des éléments orientaux et occidentaux qui peut bâtir la grandeur de l'Empire hongrois, indépendant à l'égard du Saint Empire romain germanique. Cette tendance de l'*Admonition*, qui est basée sur l'idée fondamentale de l'indépendance du roi fondateur hongrois, est prouvée même par le fait bien connu que Saint Étienne demanda et reçut sa couronne du pape Sylvestre II à Rome, pas de l'empereur romain d'Occident, étant donné que le couronnement à l'aide des Germains aurait pu donner l'image d'un roi hongrois vassal. Il faut remarquer que Charlemagne est couronné empereur des Romains par le pape également. Je ne voudrais pas dire que le souverain hongrois essaya de tirer profit du conflit entre le pape et l'empereur comme certains chercheurs l'ont proposé jusqu'à un passé tout récent. Vers l'an 1000, Sylvestre II et Othon III vivaient en plein accord, en

¹¹ D. BRIQUEL, *La formation du corps de Rome: Florus et la question de l'Asylum*, ACD, 30, 1994, 209-222; cf. KLIÓ (en hongrois), 2, 1993, 68-69; HAVAS, L., *op. cit.*, 157.

¹² En ce qui concerne les notions «nation» et «internationalité» dans le *Libellus*, soutenues par BALOGH, J., elles sont refusées par MÁLYUSZ, E., *Az egy nyelvű ország* (Le pays monoglotte), in: Századok, 99, 1939, 448; DEÉR, J., *op. cit.*, Századok, 76, 1942, 446-449; SZÜCS, J., *op. cit.*, 39. Nous essayons, nous-mêmes, d'éviter l'utilisation anachronique de ces termes. Cf. encore BAK, J., *Az Intelmek «vendégei»* (Les «invités» de l'*Admonition*), in: Világosság, 29, 1988, 556-558.

saluant ensemble le nouveau millénaire à Rome. C'est Othon III qui nomma pape son ancien précepteur Gerbert d'Aurillac, auparavant archevêque de Reims et de Ravenne, et qui, précisément sous l'influence du pontife suprême de l'Église, rêva d'établir un empire romain unitaire, universel et chrétien, même en accord avec Byzance. L'empereur fit de Rome sa capitale et soutint le couronnement de Saint Étienne comme roi des Hongrois. Alors, si l'on accepte le renseignement, récemment discuté, de la légende sur Saint Étienne, écrite par Hartvik, évêque de Győr, selon qui le prince hongrois reçut sa couronne de l'évêque de Rome¹³, ce fait ne prouve que la chrétienté et l'indépendance étatique comme valeurs suprêmes aux yeux du souverain des Magyars. En plus, la délégation hongroise chez le pape s'adresse, peut-être, même au grand savant et théologien de cette époque, qui connut très bien la littérature classique, en commentant l'*Isagoge* de Porphyre et les œuvres d'Aristote, traduites en latin. L'érudition du *Libellus* s'accorde excellentement avec cette interprétation possible, mettant en doute l'opinion assez répandue sur la faible formation intellectuelle dans la Hongrie contemporaine¹⁴. Dans la cour royale, on peut tenir compte d'un milieu spirituel, relativement ouvert même à la culture classique, lequel se composait, en premier lieu, d'étrangers, de *hospites* comme les appelle l'*Admonition*, en utilisant ce mot qui veut dire des clercs et des chevaliers immigrés. Enfin, il faut encore ajouter une autre remarque: Saint Étienne s'allia avec Byzance contre les Bulgares également, pour défendre l'indépendance de la Hongrie¹⁵.

Pour justifier notre thèse qui voudrait affirmer que l'abrégé histo-

¹³ Cf. BERTÉNYI, I., *Szent István és öröksége* (St. Étienne et son héritage), Budapest, 1997, 13 qui se réfère aux recherches de KARÁCSONYI, J.; de même GERICS, J., KMTLex., 255.

¹⁴ V. BERTÉNYI, I., *op. cit.*, 20. – Gerbert d'Aurillac a exercé une grande influence même sur l'école de Chartres où le texte de Florus a été bien connu, au moins plus tard, c'est-à-dire à l'époque de Jean de Salisbury. Sur Gerbert d'Aurillac, sur le savant et son héritage littéraire, v. Lexikon des Mittelalters, IV, 1302-3 (avec une littérature complémentaire, voir, en premier lieu, P. RICHÉ, *Gerbert d'Aurillac. Le Pape de l'An Mil*, Paris, 1987; H. GASC, *Gerbert d'Aurillac et la pédagogie des arts libéraux à la fin du X^e siècle*, Journal of Medieval History, 12, 1986, 111-121). – Quant à Othon III et sa conception politico-idéologique «*renovatio imperii Romanorum*», v. T. STRUVE, s.v. Otto III, in: Lexikon des Mittelalters, VI, 1568-1570; s. v. Renovatio, *ibid.*, VII, 713-714 (avec une bibliographie détaillée). Cf. encore K. REINDEL, *Das Kaisertum Ottos III*, in: Europa im Wandel von der Antike zum Mittelalter, hrsg. von Th. SCHIEFFER, Bd. I, Stuttgart, 1993, 703 sqq., surtout 704-706; M. HELLMANN, *ibid.*, 897 sqq.; Th. SCHIEFFER, *ibid.*, 1046. Voir tout récemment: KRISTÓ, Gy., *Magyarország története, 895-1301* (Histoire de la Hongrie), Budapest, 1998, 93 sqq. En ce qui concerne la littérature antérieure, cf. p. ex. K. HAMPE, *Kaiser Otto III und Rom*, HZ, 140, 1929 et C. ERDMANN, *Das ottonische Reich als Imperium Romanum*, DA, 6, 1943; en plus v. A. BRACKMANN, *Gesammelte Aufsätze*, 1967², 242 sqq.

¹⁵ Sur l'œuvre et la fortune de Saint Étienne, voir récemment: Doctor et apostol. Szent István-tanulmányok (Études sur Saint Étienne), réd. par TÖRÖK, J., in: *Studia Theologica Budapestinensia*, vol. 10, Budapest, 1994; MAGYAR, Z., *Szent István a magyar kultúrtörténetben* (Saint Étienne dans l'histoire de la culture hongroise), Budapest, 1996 (avec une bibliographie supplémentaire).

rique de Florus est une source directe de l'*Admonition*, on peut apercevoir quelques autres passages coïncidants. Le moine médiéval dit, en citant partiellement aussi Athanase, le patriarche d'Alexandrie, que (*fidem catholicam*) *nisi quis fideliter firmiterque crediderit, salvus esse non poterit* (1). La fin de cette expression se trouve déjà chez Florus dans une construction grammaticale pareille: *aliter salvus esse non potuit, nisi...* (2,14,4; cf. *si salvi esse vellent...* 1,31,8) où l'écrivain romain présente la transition de la république à l'empire.

On peut alléguer même un autre lieu où Florus dessine ainsi l'organisation d'État réalisée par Romulus, le fondateur de Rome et de l'empire: *hunc rex sapientissimus statum rei publicae inposuit: iuventus divisa per tribus in equis et armis ad subita belli excubaret, consilium rei publicae penes senes esset, qui ex auctoritate patres, ob aetatem senatus vocabatur* (1,1/1,1, 15). En parallèle de cette description, l'auteur du *Libellus* s'adresse, au nom du roi fondateur, au prince Éméric, en émettant ces paroles: *consilia regum in pectoribus sapientium debent claudi... Ac per hoc, quicquid negotii unicuique conveniat (a)etati, in hoc se exerceat, scilicet iuvenes in armis, senatores in consiliis* (chap. 7).

Enfin, on trouve même un antécédent de la thèse célèbre du chapitre 8, citée déjà ci-dessus: *Quis Gr(a)ecus reget Latinos Gr(a)ecis moribus aut quis Latinus reget Gr(a)ecos Latinis moribus? Nullus*. Comme nous avons déjà vu, cette conception est venue directement d'Isidore de Séville, mais, également chez Florus, quelques idées semblables se sont déjà formulées: *quis... miretur in moribus... victorem populum Romanum fuisse?* (1,13,23); en même temps, on peut lire aussi cette phrase dans l'épitomé: *mores... nostros* (sc. *mores populi Romani*) *magis quam arma... suspiciebant* (sc. *Germani*) (2,30,30). Ces ressemblances se comprennent très bien, étant donné que, comme nous le savons, Florus figure parmi les sources d'Isidore de Séville.

On constate par là que l'abrégé de l'historien romain apparaît comme une source possible du *Libellus de institutione morum*, et ce fait est d'autant plus compréhensible si l'on considère le genre littéraire de l'ouvrage romain ancien avec lequel l'*Admonition* est en rapport. En effet, celle-ci se range parmi les *specula regia* médiévaux, tandis que l'épitomé de Florus est aussi un précurseur de ce genre, étant donné que son abrégé de l'histoire romaine, conçue comme une biographie du peuple romain, identifie le premier âge, l'enfance de Rome, avec le royaume et essaie de définir le but, les fonctions et les rôles des rois romains. Florus traite cette question d'une manière téléologique qui étudie des lois de la finalité dans l'histoire romaine durant l'époque royale. L'organisation et l'intérêt de l'État réclament des rois des qualités bien variées: ainsi que des goûts et des caractères bien dif-

férents. Romulus comme un ardent peut s'emparer du trône, parce que tel devait être le fondateur de l'Empire. Numa Pompilius, le religieux, adoucit le peuple romain farouche, alors, il lui fallait la piété pour modérer par la crainte des dieux les mœurs des Romains. Tullus Hostilius est créateur de l'art militaire, nécessaire aux hommes belliqueux de l'empire naissant pour rendre sa valeur plus terrible et plus illustre. Ancus Martius, le bâtisseur, est capable d'agrandir la ville par la fondation d'Ostie, la construction de ses remparts et d'un pont jeté sur le Tibre, et cela fait le commencement, pour ainsi dire, de l'impérialisme romain. Tarquin l'Ancien ajoute une grande dignité au peuple dominant romain par les distinctions et décorations magistrales. Servius Tullius établit un cens qui apprend à l'État romain à se connaître lui-même: la République remonte à cette origine. Enfin, l'importune tyrannie de Tarquin le Superbe brûle le peuple du désir de la liberté qui pose les fondements de la République (1,2,1-7). Cette Rome libre qui veut venger la liberté et la pudeur outragées (1,3,1), et qui est accomplie parfaitement par la monarchie d'Auguste, où la paix règne toujours soit par la sage politique de César, soit par le caractère de ses peuples (2,33/4,12, 59), était précisément l'idéal de l'auteur de l'*Admonition*, et, en premier lieu, de Saint Étienne qui se servent, naturellement, de Florus comme source pour rédiger ou bien faire rédiger la première théorie d'État en Hongrie, en s'attachant aux traditions classiques de l'Europe médiévale pour formuler les principes d'une nouvelle organisation politique et administrative d'un pays chrétien soutenu par la papauté. Alors, dans cet ouvrage latin qui est au commencement de la littérature en Hongrie, les éléments culturels et spirituels de l'Antiquité et les pensées médiévales, carolingiennes et postcarolingiennes, se mêlent de la même façon que sur le tombeau de Saint Étienne, qui n'est autre qu'un sarcophage romain, transformée dans l'esprit du christianisme. Dans ce domaine, le roi fondateur de la Hongrie suivit, avec intention ou sans intention, l'exemple de Charlemagne, comme le tombeau de ce dernier, c'est-à-dire «le sarcophage de Proserpine» à Aix-la-Chapelle en témoigne d'une manière assez convaincante. L'inscription de ce monument dit que c'est l'*imperator orthodoxus* qui agrandit, *nobiliter*, le *regnum Francorum*¹⁶.

Si l'on accepte que Florus est une des sources de l'*Admonition*, tout de suite se pose la question de savoir, par quelle route cet historien romain est arrivé dans la Hongrie des Arpadiens. Jusqu'à nos jours, on a pensé que l'évangélisation des Hongrois et la naissance de la civilisation européenne en Hongrie avaient coïncidé avec l'épanouissement du

¹⁶ Cf. J. FLECKENSTEIN, s. v. Karl der Große, in: *LdMA*, V, 1991, 960.

mouvement de Cluny (dès 910). Ce fait éclairerait bien l'établissement du premier monastère bénédictin de Hongrie, fondé sur la colline Saint Martin de jadis, à Pannonhalma d'aujourd'hui, en 996. C'est ainsi que tous les savants antérieurs ont fait dériver l'auteur du *Libellus* de la Rhénanie¹⁷, des régions d'Outre-Rhin et cisrhénanes vues dans l'optique hongroise. Il faut ajouter que cela n'empêche aucunement de considérer Florus comme une source de l'*Institutio morum*, puisque notre historien romain était bien connu dans cette région de l'Empire des Francs comme le prouve l'origine d'une branche de ses manuscrits les plus anciens. La variante **c** arrive en France centrale et septentrionale d'aujourd'hui et sur les territoires méridionaux de l'Allemagne actuelle au IX^e siècle, selon toute probabilité, à travers l'Espagne (où Isidore de Séville connaît le texte de l'abrégé). Au nord des Alpes, elle se scindera en deux, peut-être trois sous-classes (**c'** et **c''**, éventuellement **c'''**?). C'est **c'** qui apparaît le plus tôt; il est représenté par le *codex Heidelbergensis* (**N**) du IX^e siècle, copié à Lorsch¹⁸, et par un *codex Parisinus* (**P**) du XII^e, ainsi que par le type **p'**, représenté actuellement par des manuscrits italiens, mais ayant son origine, également, au-delà des Alpes. L'examen a montré que la variante **p**, indépendante de **N**, s'est formée également aux VIII^e-IX^e siècles, pour être fixée à la fin du XII^e siècle et au début du XIV^e, probablement à Chartres, comme en témoignent les caractéristiques linguistiques ainsi que certaines abréviations et l'interprétation erronée de celles-ci. Les manuscrits signalés par **c''** ou **m/e** remontent également aux territoires transalpins à la fin du premier millénaire et au début du second (cf. p. ex. **GL χ JUHarl./m:MCAn.Brl.Voss./e:HQYO^J ψ K**)¹⁹.

Mais on doit souligner que le texte de Florus était répandu même en Italie du Nord en ce temps-là comme le manuscrit conservé actuellement à Bamberg en témoigne, étant donné que ce livre avait été écrit dans la région cisalpine²⁰, d'où un Italien célèbre, Saint Gérard, est ar-

¹⁷ Cf. GYÖRFFY, Gy., *op. cit.*, 370-373; KÓTA, P., *op. cit.*, 283.

¹⁸ Sur Lorsch, v. B. BISCHOFF, *Lorsch im Spiegel seiner Handschriften*, Münchener Beiträge, München, 1974, 65-66; 96, qui localise, d'une manière convaincante, le manuscrit **N** à Lorsch. Cf. encore ID., *Latin Palaeography*, Cambridge, 1990 (1995⁴), 26; 32; 94; 112; 118; 171; 207 (avec une bibliographie supplémentaire). – À propos de Lorsch, v. encore *Festschrift zum Gedenken an die Stiftung der Reichsabtei Lorsch...*, I-II, Darmstadt, 1973 (avec une littérature très riche).

¹⁹ Quant à ces questions, v. mon édition avec une préface informative et une littérature détaillée (P. Anni Flori, *Opera quae exstant omnia*, Debrecini, 1997), cf. encore M.D. REEVE, *The transmission of Florus' Epitoma de Tito Livio and the Periochae*, CIQ, 38, 1988, 477-491; ID., *The transmission of Florus and the Periochae again*, *ibid.*, 41, 1991, 453-483.

²⁰ V. B. BISCHOFF, in: P. JAL, *Florus, œuvres*, Paris, 1967, I, p. CXV, n.2. D'autres voudraient donner à ce manuscrit une origine allemande, cf. p. ex. P. LEHMANN, *Erforschung des Mittelalters*, Stuttgart, 1960, III, p. 166. V. encore P.K. MARSHALL, in: L.D. REYNOLDS (éd. par-), *Texts and Transmission. A survey of Latin classics*, Oxford, 1983, 164-166. n. 4.

riqué à la cour royale hongroise, lequel exerçait, au moins plus tard, une grande influence sur le roi fondateur de la Hongrie, Saint Étienne. Quoique quelques-uns en tiennent copte, en supposant un effet direct ou indirect de Saint Gérard sur l'atmosphère spirituelle des *Admonitions* (cf. Szekfű, L, s.v. Gellért, Szent in: KMTLex, p.231), mais cette hypothèse ne semble pas être admise par, parce que certaines données chronologiques la contredisent. Le *codex Bambergensis* (**B**) qui contient, comme les manuscrits de Jordanès (**I**), la variante **a** du texte florien, est copié effectivement en Italie du Nord, et se trouvera en terre allemande seulement à partir du début du second millénaire. Donc, il est possible que la connaissance de Florus en Hongrie doive aussi à l'Italie du Nord, et on peut penser à cette solution aussi bien qu'à l'origine rhénane de l'auteur de l'*Admonition*, soutenue par les chercheurs antérieurs. En tout cas, il faut voir que la culture naissante du royaume hongrois s'enracine profondément dans le mélange de la tradition classique et de la civilisation carolingienne et postcarolingienne, auquel elle ajoute certains traits caractéristiques spéciaux. Après avoir accompli cette recherche des sources, nous devons, peut-être, accentuer le premier composant²¹, c'est-à-dire l'héritage ancien avec plus de force que les investigateurs précédents l'ont fait jusqu'à nos jours, en accentuant, en premier lieu, l'apport de l'esprit médiéval dans la vie culturelle des Hongrois créant leur État dans la vallée du Danube il y a, précisément, un millénaire. *Tantae molis erat nostram tunc condere gentem* (cf. Verg., Aen., 1, 33), tant il était laborieux de fonder notre nation en ce temps-là, pourrait on dire d'après Virgile.

Si l'on accepte cette conclusion, un autre aspect particulier de l'*Admonition* devient également compréhensible. Les autres *specula regia* du haut Moyen Âge font dériver leurs principes sur la théorie d'État, c'est-à-dire leurs enseignements pratiques et théoriques sur le gouvernement, à partir des vertus en général systématiquement enregistrées et expliquées. Conformément à cette mentalité spéciale, le raisonnement dans les œuvres carolingiennes et postcarolingiennes a un caractère déductif assez remarquable. Chez Saint Étienne, au contraire, ce sont les différents aspects de l'autorité royale, du pouvoir d'un souverain, qui déterminent et organisent en un système bien formé l'ensemble des vertus. Cette méthode se trouve, comme on sait, même dans l'Antiquité classique presque exclusivement chez Florus, qui doit ce raisonnement à sa conception téléologique de l'histoire romaine.

Enfin, il faut mettre à jour la structure bien intéressante de l'œuvre

²¹ De la même façon: MEZEY, L., *Deákiség és Európa* (Clergie et Europe), Budapest, 1979, 112 et *passim*.

de Saint Étienne. Elle contient une préface et dix chapitres, ordonnés dans un système logique, en suivant comme modèle ou bien le décalogue, les dix commandements du Dieu, gravés sur deux tables en pierre, données à Moïse sur le Sinaï; ou en voulant rappeler le Dieu au milieu des neuf chœurs des anges dont Saint Ambroise parle pour la première fois au IV^e siècle. Pensons aussi à ce fait que, pour Saint Étienne, il y a neuf vertus principales (*pietas, misericordia, patientia, fortitudo, humilitas, modestia, mitis esse, honestas, pudicitia*), qui comme neuf piliers, supportent l'édifice du royaume (10). Jusqu'à présent, on a proposé ces deux solutions pour dénouer la difficulté de ce problème, posé dans les études sur l'*Admonition*. Mais on peut tenir compte d'une autre solution aussi. Le nombre de dix associe l'an mil à dix unités d'autant plus sûrement que l'on connaît l'importance fondamentale du premier millénaire au couronnement de Saint Étienne comme roi de la Hongrie. Tout cela s'harmonise avec le fait que l'abrégé de Florus fut écrit à propos du neuvième centenaire de la fondation de Rome, célébré, d'une manière grandiose, par Antonin le Pieux en 147 apr. J.-C. La structuration de l'ouvrage historique veut souligner cette occasion solennelle, en donnant à l'œuvre préfacée une disposition, basée sur une combinaison complexe des nombres de dix et de cent.

Mais il est probable que le moine bien formé de Saint Étienne ait encore utilisé d'autres auteurs anciens que Cicéron et Florus. C'est à Salluste qu'on doit penser, en premier lieu, qui commence sa monographie sur la conjuration de Catilina également avec une préface philosophique et donne un développement semblable de l'État, basé sur les vertus comme le fait l'écrivain du *Libellus*. Dans cette relation, il serait possible de présenter même quelques correspondances textuelles entre l'historien romain et le clerc médiéval, citées conformément à l'usage de cette époque, non toujours mot à mot, mais périphrasées, contrairement aux passages extraits de la tradition biblique, où on devait suivre de près le texte des Saintes Écritures. Malheureusement, le temps nous manque pour soutenir notre thèse, d'une manière détaillée. Nous ne voudrions présenter ici qu'un parallélisme entre les deux écrivains: *civitas incredibile memoratu est adepta libertate quantum brevi creverit* (Cat., 7,3) – dit Salluste, et cette formule est comparable aux mots de l'*Admonition*: *Romanum crevit imperium...Roma vero usque hodie esset ancilla, nisi (A)Eneades fecissent illam liberam* (6). En cet endroit, il suffit de rappeler à la mémoire que l'œuvre de Salluste était également bien connue à cette époque-là, à vrai dire, en dehors de l'Italie, au nord des Alpes, comme on constate la même chose à propos du *De officiis* de Cicéron. En tout cas, la diffusion de l'œuvre de Salluste dans l'Europe contemporaine donne aussi une clé pour comprendre la complexité spirituelle du premier document littéraire en Hongrie.

En ce point, on doit répondre à une question très difficile. Un siècle après la conquête du bassin des Carpates effectuée par les Hongrois païens, venus de l'Est, peut-on tenir compte d'une influence aussi importante des auteurs classiques sur les idées relatives à l'État hongrois naissant? Voilà la solution que j'essayerais de proposer. En 1938, Andreas (André, András) Alföldi a écrit une étude fondamentale intitulée «Les restes du christianisme en Pannonie à l'époque des invasions barbares», laquelle a été publiée dans les «Mélanges Saint Étienne» dédiés au neuvième centenaire de la mort du roi fondateur hongrois²². L'auteur a démontré dans cette contribution que la chrétienté avait continué d'être présente dans quelques régions pannoniennes après la dévastation terrible des Barbares. Selon Alföldi, c'est dans la Pannonie du Sud et de l'Ouest que des vestiges des peuples romains et les églises chrétiennes survivaient même jusqu'à l'invasion des Hongrois à la fin du neuvième siècle. On peut admettre que les environs de Sirmium, de Siscia, même de Sopianae soient restés fidèles au christianisme, et que les institutions chrétiennes aient été gardées à l'aube du Moyen Âge²³.

²² Sur cette question bien complexe voir encore une littérature spéciale complémentaire, p. ex. DEÉR, J., *Pogány magyarság – keresztény magyarság* (Les Hongrois païens – les Hongrois chrétiens), Budapest, 1938 (= 1993); IDEM, *A magyar királyság megalakulása* (La naissance du royaume hongrois), in: A Magyar Történettudományi Intézet Évkönyve, Budapest, 1942, 1-88. – Sur l'arrivée des Magyars en Hongrie et sur la conquête du pays, on peut renvoyer à une littérature récente et assez riche due, en premier lieu, au millénaire actuel, voir: KRISTÓ, GY., *A Kárpát-medence és a magyarság régmúltja – 1301-ig* (Le bassin des Carpates et l'époque reculée des Hongrois – avant 1301), Szeged, 1994²; IDEM (réd. par -), *A honfoglalás korának irodalmi forrásai* (Les sources littéraires de l'époque de la conquête hongroise), Szeged, 1995; IDEM, *A magyar állam megszületése* (La naissance de l'État hongrois), Szeged, 1995; *A honfoglaláskor írott forrásai* (Les sources écrites de l'époque de la conquête hongroise), réd. par KOVÁCS, L. – VESZPRÉMY, L., II, Budapest, 1996; *Honfoglaló őseink* (Les ancêtres conquérants des Hongrois), réd. par VESZPRÉMY, L., Budapest, 1996; *Az őshazától Árpád honalapításáig* (De la patrie d'origine des Hongrois à la fondation de la nouvelle patrie d'Árpád), réd. par MAGYAR, K., Kaposvár, 1996; *Honfoglaló magyarság – Árpád-kori magyarság* (Les Hongrois conquérants – les Hongrois à l'époque des Arpadiens), réd. par PÁLFI, GY. – FARKAS, L. GY. – MOLNÉR, E., Szeged, 1996; RÓNÁ-TAS, A., *A honfoglaló magyar nép* (Le peuple hongrois conquérant le pays), Budapest, 1996 (avec une bibliographie détaillée); LÁSZLÓ, GY., *A honfoglaló magyarok* (Les Hongrois conquérants), Budapest, 1996; KRISTÓ, GY., *Magyar honfoglalás – honfoglaló magyarok* (La conquête hongroise – les Hongrois conquérants), Budapest, 1996; IDEM, *Hungarian History in the ninth Century*, Szeged, 1996; IDEM, *Regino és a magyar honfoglalás* (Regino et la conquête hongroise), in: *Studia varia*, Mélanges SZÉDECZKY-KARDOSS, S., Szeged, 1998, 89-97; HAVAS, L., *A honfoglalás és az államalapítás Nadányi János organikus történelemszemléletében* (La conquête hongroise et la fondation d'État dans la conception organique de l'histoire chez J. Nadányi), in: *Neolatin irodalom Európában és Magyarországon* (La littérature néolatine en Europe et en Hongrie), Pécs, 1996, 153-162 (avec une bibliographie supplémentaire); JÓZSA, L., *A honfoglaló és az Árpád-kori magyarság egészsége és betegségei* (La santé et les maladies des Hongrois au temps de la conquête et à l'époque des Arpadiens), Budapest, 1996. – En générale, voir *Korai Magyar Történeti Lexikon (9-14. század)* (Dictionnaire de l'histoire hongroise à l'époque des Arpadiens) (9^e – 10^e siècles) (= KMTLex.), Réd. Par KRISTÓ, GY. – ENGEL, P. – MAKK, F., Budapest, 1994.

²³ ALFÖLDI, A., *A kereszténység nyomai Pannoniában a népvándorlás korában* (Les restes du christianisme en Pannonie à l'époque des invasions barbares), in: *Szent István Király Emlékkönyv* (Mélanges Saint Étienne), Budapest, 1938, I, 151-170.

Il est possible que des traces de peuples romanisés aient vécu aussi sur les rivages du Rába et du Mura. C'est là que se trouvait Savaria qui, au début du IX^e siècle, subsistait encore sous ce nom même ancien. On y trouve des cours d'eau et des localités qui ont gardé leurs noms romains, tel que Zala (*Sala, Salle*) ou Marcal (*Mursela*). Dans la continuité partielle de la civilisation classique dans cette région, le christianisme jouait un grand rôle. À l'époque de la migration des peuples, la force et l'efficacité spirituelles des martyrs et des héros pannoniens parvinrent à maintenir la foi chrétienne pendant longtemps dans cette région. Démétrius de Sirmium, est un des plus grands confesseurs des Balkans, tandis que le souvenir d'Anastasia, une autre martyre de Sirmium est pieusement gardé. Jérôme de Stridon est le puissant soutien de l'Église; et enfin, un culte est voué à Martin de Savarie (*Savaria, Sabaria*), l'ancien évêque de Tours et fondateur de maints monastères, entre autres Ligugé et Marmoutier. Donc, il est compréhensible qu'un grand nombre de Barbares envahissants, de Huns, de Germains, de Gépides, faisant irruption dans l'Europe romanisée, aient été influencés, même christianisés par leur nouveau milieu pendant les siècles de l'époque des invasions. Les Avars seuls n'étaient pas soumis à la foi chrétienne; quoique d'autres tribus turques et bulgares, qui avaient été emportées par les Avars dans la vallée du Danube, aient été déjà, tout de même, profondément imprégnées par le christianisme oriental, qui veut dire l'esprit de l'Église byzantine.

C'est ainsi que les Hongrois conquérants, qui étaient arrivés dans le bassin des Carpates, ont rencontré les vestiges de la civilisation romaine, transmise, en premier lieu, par le christianisme. Cette culture christianisée forme, pour ainsi dire, un cercle autour des Hongrois, touchés déjà par la chrétienté byzantine et établis au pied des Carpates.

Ces idées de András Alföldi ont été confirmées par des recherches modernes comme le prouvent de nouvelles études de Endre Tóth, intitulées «Das Christentum in Pannonien bis zum 7. Jahrhundert nach den archäologischen Zeugnissen»; et «À propos des sources sur le christianisme dans le bassin des Carpates avant la conquête hongroise»²⁴. Cette dernière contribution distingue quatre périodes après la chute de la domination romaine dans la vallée du Danube. La première période dura de l'établissement des Huns (à la fin du IV^e siècle) à l'invasion des Avars qui occupèrent la plaine hongroise au VII^e siècle apr. J.-C. À cette époque, quelques communions chrétiennes purent survivre sans aucune rupture malgré de graves souffrances. Pendant la deuxième période, c'est-à-dire après la conquête des Avars, une po-

²⁴ Cf. KARDOS, T., *La Hongrie latine*, Paris, s.d., 8.

pulation romanisée et chrétienne restait, tout de même, près du lac Balaton, sur laquelle les fouilles de Keszthely/Fenekpuszta portent un témoignage. Quant à Pécs, on peut dire la même chose. En plus, à l'époque basse des Avars, il est possible de prouver la présence des chrétiens, vivant *ad ripam Danubii*, séparés de l'Église officielle. On connaît aussi le fait que les missionnaires anglo-saxons avaient le projet ambitieux de baptiser même les Avars, mais il est impossible de vérifier la réalisation de cette intention. Après l'écroulement de l'Empire des Avars, le régime carolingien favorisa le christianisme survivant dans le bassin des Carpates, parce que les diplômes et les sources narratives parlent des dédicaces des églises, même s'il est difficile de les identifier dans tous les cas.

La rencontre²⁵ entre les Hongrois arrivant de l'Orient et la chrétienté pannonienne a été l'élément décisif dans la transformation culturelle et spirituelle rapide des conquérants et c'est à leurs descendants que Saint Étienne imposa avec succès le christianisme, en organisant, en même temps, l'État hongrois et l'Église dans la vallée du Danube. Étant donné que cette culture chrétienne était d'origine romaine, il est compréhensible que la nouvelle civilisation hongroise ait dû beaucoup à l'esprit romain.

Cette constatation, en apparence hâtive, de notre côté, se confirme par une analyse systématique de la première pièce importante maintenue de la littérature latine en Hongrie, c'est-à-dire par une étude des *Admonestations* de Saint Étienne, lesquelles montrent une éducation élevée et renouvelée vers l'an mil. Ce renouvellement doit beaucoup à l'esprit de la *renovatio* au temps de Othon III, où on commence de donner, peu à peu, une importance plus grande aux œuvres des écrivains antiques à côté des auteurs relativement tardifs: Cassiodore, Isidore de Séville, qui ne sont que les héritiers des précédents. Dans le cadre de la vie intellectuelle ainsi renouvelée de l'Europe, une tout aussi nouvelle civilisation que la Hongrie, fondée un peu avant, et pleine de l'énergie des changements et d'enthousiasme chrétien, put trouver vite presque la même voie culturelle que l'Europe occidentale avait redécouverte assez lentement après les siècles des bouleversements et des

²⁵ TÓTH, E., *Das Christentum in Pannonien bis zum 7. Jh. nach den archäologischen Zeugnissen*, in: *Das Christentum im bairischen Raum*, hrsg. von E. BOSCHOF – H. WOLFF, Köln – Weimar, 1994, 242-272; IDEM, *A 4-8. századi pannóniai kereszténység forrásairól és a leletek forrásértékéről* (Sur les sources de la chrétienté pannonienne du IV^e siècle au VIII^e et sur la valeur des trouvailles), in: *Magyar egyháztörténeti vázlatok*, (Les grandes lignes de l'histoire de l'Église hongroise), II, 1990, 17-33; IDEM, *Kereszténység a honfoglalás előtt a Kárpát-medencében* (À propos des sources sur le christianisme dans le bassin des Carpates avant la conquête hongroise), in: *Honfoglaló őseink* (Les ancêtres conquérants des Hongrois), réd. par VESZPRÉMY, L., Budapest, 1996.

perturbations, sombrés dans une décadence intellectuelle où on a fait «plus souvent appel à l'autorité des Pères de l'Église qu'à une réflexion personnelle et rationnelle» (voir P. Riché, *Éducation et culture dans l'Occident barbare*, p. 551). Cette réflexion gagna du terrain plus tard, basée également sur de multiples expériences et sur une formation classique. La découverte de la culture antique, avec, en même temps, les traditions bibliques et liturgiques et les expériences actuelles, fut un bénéfice et un avantage commun, un facteur mobilisant partout les forces spirituelles dans une élite de clercs, de moines et de princes autant dans l'Europe de l'Ouest carolingienne et postcarolingienne que dans la Hongrie des Arpadiens et, en surplus, celle-ci profita des échanges intellectuels entre l'Europe traditionnelle et le pays hongrois récemment christianisé. Il est significatif que la première pièce latine de la littérature hongroise, le *Libellus*, attribué à Saint Étienne, et écrit par un clerc ou bien par un moine d'origine étrangère sous l'influence spirituelle du souverain, manifeste cette nouvelle osmose culturelle qui a eu lieu, presque en même temps, dans l'Europe Occidentale et dans le bassin des Carpates, peut-être en partie par l'intermédiaire de l'Italie du Nord. En effet, cet ouvrage, un peu curieux, possède une couleur classique, grâce aux traditions cicéronienne, florienne et, peut-être, sallustienne. La civilisation hongroise s'est vu assurer ainsi pour longtemps un patrimoine culturel riche et fécondant, très tôt intégrées et assimilées par les idées chrétiennes du Moyen Âge et les expériences actuelles dans la Hongrie naissante au cours de la formation d'un nouvel État.

* * *

Dans la dernière étape de cette partie de mon étude, j'essayerai de développer dans quelles parties de l'*Institutio* on peut démontrer surtout les expériences les plus actuelles et les plus individuelles du premier roi hongrois apostolique qui sont basées sur les traditions culturelles et qui servent de point de départ de sa conception politique. Le souverain future fut originairement païen qui avait, selon une source étrangère de beaucoup ultérieure, le prénom Vajk, ce qui montre qu'il se fit baptiser seulement à l'âge adulte, ainsi, pour les étrangers il fut connu par son premier prénom. Ce jeune homme qui est né et a vécu dans un monde païen devait bien connaître la vie et les traditions des anciens Magyars, il devait donc comprendre la faillite où était arrivé l'ancienne forme de vie saccageuse enracinée dans les conditions nomades laquelle forme de vie est nommée, d'une manière euphémistique, «vagabondage» par les chercheurs hongrois, mais qui étaient en réalité des séries d'«invasions» comme la recherche européenne le classe. C'était surtout la bataille perdue près de Lech en 955 qui a été un signe catastrophique

pour voir combien les Magyars païens ne pouvaient plus lutter contre le christianisme occidental, surtout dans le cas où ce dernier réussit à concentrer ses forces dans une plus grande mesure. Aux années 970 il fut évident que les guerriers pillards des Hongrois restaient en infériorité contre Byzance aussi, ce qui effectua la fin des invasions de dévastation. Mais ce n'étaient pas seulement les Magyars traditionnellement païens et libres ainsi même Vajk qui ont dû vivre cette situation de crise, mais les grands seigneurs étrangers venus à la cour du prince Géza, ont dû faire voir et faire comprendre la même chose au jeune homme. Sarolt, la mère de Vajk et la fille de Gyula, deuxième notable après le prince, se fit baptiser selon le rite orthodoxe comme son père, et elle eut le rôle dans l'extension du christianisme de rite grec, au temps du règne de Géza, dans le bassin des Carpates. Géza, le père de Vajk, prit en même temps le christianisme de rite latin, mais il est vraisemblable qu'il resta païen dans son esprit ce qu'il a vérifié devant son père en déclarant qu'il était assez puissant pour qu'il ait en même temps plusieurs dieux. Malgré son retentissement négatif, cet avis nous fait comprendre que même après le baptême de Géza il existait une mission chrétienne occidentale dans la cour du prince et même si elle ne put pas vraiment influencer la mentalité du prince, elle eut ses effets suffisants sur son enfant adolescent qui se fit baptiser convaincu et volontairement et qui a entrepris en même temps les fiançailles et le mariage avec la fille du prince bavarois, Gisèle. Le contact avec la mission latine et grecque dû faire voir à Vajk que le monde chrétien de son temps se décida à détruire les Hongrois païens exécutant de temps à autre des raids, comme les sources prouvent par exemple à propos de la bataille perdue en 942 en Espagne. Et ce but est devenu réalisable d'autant plus que, d'une part, l'ancien Etat hongrois nomade s'était affaibli et d'autre part parce qu'en Europe occidentale une coalition s'était formée qui aurait pu, au cas échéant, anéantir les forces armées des Magyars. Vajk a dû comprendre aussi que tout cela était devenu réalisable à un moment qui a donné une importance particulière tant à l'intervention contre les barbares envahisseurs qu'à l'intégration chrétienne se basant dans la mystique chrétienne. Et à ce point nous devons mettre un accent plus fort sur l'actualité du premier millénaire chrétien à laquelle j'avais fait des allusions au-dessus, mais la question soulève sans doute un examen plus détaillé.

Le *chiliasmus* ou le millénarisme²⁶, l'idée selon laquelle à la fin

²⁶ R. MANSELLI, s.v. *Chiliasmus*, in: *Lexikon des Mittelalters*, 1820 sqq., cf. IDEM, *La «Lectura super Apocalypsin» di Pietro di Giovanni Olivi*, Ricerche sull'escatologismo medioevale, 1955. Pour les sources v. B. MCGINN, *Apocalyptic Spirituality: Treatises and Letters of Lactantius, Adso of Montier-en-Der, Joachim of Fiore, the Franciscan Spirituals, Savonarola*, 1979; IDEM, *Visions of the End: Apocalyptic Traditions in the Middle Age*, 1979.

des temps arrivera sur la terre le règne de la paix millénaire, s'est présentée d'une manière particulièrement forte dans le christianisme primitif et médiéval tout comme parmi les juifs du Moyen Age, ayant son effet sur la kabbale aussi. Les racines du *chiliasmus* chrétien remontent surtout à l'*apocalypse* johannique accompagnée d'une énorme littérature de commentaire de langue latine, bien qu'une partie des pères de l'Église ou bien se déclara contre l'esprit du millénarisme ou, au moins, montra une attitude distante. Mais cette pensée a de nouveau repris ses forces au cours du Moyen Age et les prophéties de Pseudo-Methodios y eurent une importance particulière arrivant au huitième siècle même à l'Ouest, de plus, elles s'y répandirent très vite. Les attaques des Arabes y eurent aussi leur importance car l'apparition de l'*Antichristus* - le règne de la Justice avant le retour du Christ - fut liée aux attaques des fils d'Ismaël, c'est-à-dire des Arabes. Le *chiliasmus* renouvelé est bien visible au 10^{ème} siècle après la naissance de Jésus-Christ, c'est-à-dire à la période avant l'an 1000 ce qui est bien expliqué par le fait aussi que le christianisme a attribué une grande importance, outre les nombres 3, 7 et 12, au 10 aussi. Cela est justifié même par une des oeuvres de Saint Gérard qui mentionne non seulement l'oeuvre intitulée *De principalibus numeris* d'Echerius, mais qui examine la question même du millénarisme (lib. 2,28v)²⁷. C'était Adso de Montier-en-Der²⁸ qui a préparé entre 949 et 954, à la demande de la reine Gerberga, femme du roi Lothaire IV, son écrit intitulé *De ortu et tempore Antichristi* qui présente la conception selon laquelle la fin de l'*Imperium Romanum* apportera la fin des temps. Bien que l'Empire des Romains s'était défait en somme, sa *dignitas* survit dans *les reges Francorum, qui Romanum Imperium tenere debent*, ainsi l'*Imperium Romanum* ou sa *dignitas* prendront leur fin seulement avec le règne des rois francs. Mais avant cela, le dernier et le plus grand de tous les rois unifiera encore une fois tout l'empire le tenant sous son règne, avant qu'il ne dépose sa couronne et son sceptre sur le Mont des Olives, et c'est alors que l'*Antichristus* viendra. Il est évident qu'Adso y pensa à l'union de l'empire des Francs qui parut réalisable vers la fin des années 940, mais après la formation du Saint Empire romain germanique cette

²⁷ Pour cela v. la dernière édition critique, avec une traduction apportant beaucoup de nouvelles explications: *Deliberatio Gerardi Moresanae AEcclesiae episcopi supra hymnum trium puerorum*, edd. et transtt. KARÁCSONYI, B. et SZEKFÜ, L., Szeged, 1999 (avec la complète bibliographie hongroise concernant Saint Gérard).

²⁸ *Epistula ad Gerbergam reginam de ortu et tempore Antichristi*, ed. E. SACKUR, *Sibyllinische Texte u. Forschungen*, 1898 = 1963², 104-113, et *Adso Dervensis, De ortu et tempore Antichristi*, ed. D. VERHELST, 1976. Cf. R. KONRAD, *De ortu et tempore Antichristi. Antichristvorstellung und Geschichtsbild des Abtes Adso von Montier-en-Der*, 1964. Cf. F. BRUNHÖLZL, *Geschichte der lateinischen Literatur des Mittelalters*, München, 1992, Bd. 2, 153 sqq.

union n'aurait plus été réalisable que sur les territoires outre l'empire, en relation avec le royaume français. Mais, étant donné que la reine Gerberga fut la soeur d'Othon Ier, le Grand, fondateur de l'Empire romain-germanique et qui dut connaître, lui aussi, l'avis d'Adso, il était évident que la conception mentionnée ait pu être transposée dans ce sens pour les relations de l'Empire romain germanique. Tout comme d'autres qui virent incarner l'*Antichristus* dans les Arabes ou dans les Normands, il existait certains surtout des Allemands qui mirent en rapport l'*Antichristus* avec les Magyars tandis qu'ils pensèrent incarner la *renovatio imperii Romani* dans le Saint Empire romain germanique qui avait détruit le paganisme et avait rénové l'unité du christianisme, ainsi que cela apparaît dans les idées déjà mentionnées de Gerbert d'Aurillac et de son élève, Othon III. Gerbert d'Aurillac et Othon III ont donné donc une explication mobilisant les enthousiasmes à l'idée du millénarisme ce qui exclut la paralysie de la vie civile contemporaine imputée par la recherche ancienne, mais sans raison d'ailleurs.²⁹ Au programme universel et résolu du nouveau *millénarisme* remonte aussi le choix du nom de pape de la part de Gerbert d'Aurillac. Le nom Sylvestre II voulait rendre évident que le nouveau pontife est l'héritier du pape Sylvestre Ier qui était le collaborateur contemporain du Constantin Ier, le Grand. Ce dernier était le symbole de l'unité du christianisme impériale parmi les successeurs duquel comptaient continuellement et essentiellement les empereurs byzantins au premier millénaire après Jésus-Christ.

Etienne qui est devenu grand-duc en 997 a dû reconnaître expressément que s'il entreprend comme souverain les Hongrois païens, cela signifiera la disparition de son peuple de la scène de l'histoire.³⁰ Cette

²⁹ Du point de vue précédent v. p. ex. E. GEBHART, *La Saint-Sylvestre de l'an 1000*, Paris, 1898. Pour la conception plus récente et en grande partie différente v. surtout P. RICHÉ, *Le mythe des terreurs de l'an mille*, in: *Les terreurs de l'an 2000*, Paris, 1973, 21-30. Cf. encore H. FOCILLON, *L'An Mil*, Paris, 1952 = 1984²; G. DUBY, *L'An Mil*, Paris, 1967; D. BARTHÉLÉMY, *La mutation de l'an mil a-t-elle eu lieu?*, Paris, 1997. – Nous retrouvons une approche de l'importance du premier millénaire regardée d'un autre point de vue et qui se base sur les données archéologiques dans l'ouvrage suivant: K. RANDBORG, *The First Millennium A.D. in Europe and the Mediterranean*, Cambridge etc., 1991. – Pour la civilisation entière de l'époque v. L. GRODECKI – F. MUTHERICH – F. WORMALD, *Le siècle de l'an mil*, Paris, 1973. Cf. encore D. IOGNA-PRAT – J.-CH. PICARD, *Religion et culture de l'an mil*, Actes du Colloque Hugues Capet 987-1987, *La France de l'an Mil*, Paris, 1990, pp. 25-30. V. le livre publié tout récemment par G. M. CANTARELLA (*Una sera dell'anno mille. Scene di medioevo*, s.l., 2000) qui passe complètement sous silence les affaires concernant le couronnement de Saint Étienne. Malgré tout, cette étude contient beaucoup de choses qui sont bien intéressantes à propos de notre sujet, v. surtout 145 sqq. et, avant tout, cf. le chapitre intitulé «Gli Ungari: l'Anonimo di Auxerre, verso la metà dell'XI secolo», 253 sqq.

³⁰ Après être conçue la première partie de mon étude (1998-1999), un grand nombre d'ouvrages ont vu le jour concernant le millénaire, cf. p. ex. KRISTÓ, GY. – MAKK, F. (éd.), *Európa és Magyarország Szent István korában* (L'Europe et La Hongrie à l'époque de Saint Étienne, Szeged, 2000) (avec une bibliographie complémentaire à la fin de chaque chapitre); MAKK, F., *A tu-*

reconnaissance se voit sans équivoque dans la pensée centrale de l'*Institutio*: selon l'auteur, le royaume hongrois est de toute manière le dépositaire de la foi chrétienne que le roi doit défendre dans toutes les circonstances. Etienne formule cela pour son fils, Eméric de la façon suivante: *In primis pr(a)ecipio, consilior sive consulo et suadeo, fili carissime, si regalem cupis honestare coronam, ut fidem catholicam et apostolicam... conserves* (1, p. 621). Ici c'est la *corona* qui est l'attribut du pouvoir royal, c'est-à-dire un symbole de puissance que le premier roi hongrois a demandée et reçue du pape au tournant du premier millénaire apr. J.-Ch. et que l'on a posée sur la tête du nouveau roi à la résidence récemment fondée, à l'archevêché d'Esztergom (en lat. Strigonium) qui était sous le patronage de Saint Adalbert, le nouveau martyr missionnaire, et le couronnement s'est déroulé ou bien à Noël de l'an 1000, ou le premier janvier de l'an 1001, c'est-à-dire au millénaire de l'*incarnatio* (l'*Admonestatio* renvoie aussi à ce symbole du *Credo*: *Ihesum Christum de sancta Maria virgine angelo annuntiante natum... firmiter credas* – *ibid.*) ou bien au premier jour du nouveau millénaire ce qui n'est point par hasard en considérant ce qui viennent d'être dit plus haut. Etienne voulait démontrer par cela et de toute manière que les Magyars ne peuvent point être l'*Antichristus*, mais contrairement: il s'agit d'un rejeton tout récent du christianisme universel (*nova... proles, qui in nostra monarchia adhuc quasi iuvenis et novella prae/aedicatur* – 2, p. 622) qui a déjà dépassé, de tout de même, l'*infantia*, son premier âge le plus fragile, puisqu'il est *iuvenis*, c'est-à-dire il est assez fort, même si dans ce pays, pour cultiver la foi, il faut des soins particuliers en relation aux autres pays (*ibid.*). Le *regnum* hongrois – et c'est la question principale – fait partie du *corpus Christi* que le roi hongrois doit augmenter tous les jours, tout comme les autres empereurs chrétiens qui ont reçu leur nom de ce fait: *Unde quidem in primis reges augusti dicebantur, quia augebant ecclesiam* (*ibid.*).

Le royaume hongrois, par le fait qu'il est devenu le membre du Corps du Christ, a obtenu une possibilité pour un changement de son état. Tant que, selon le *Libellus*, Etienne a le destin qui lui entraîne les *expeditiones*, le *labor* et les *diversarum gentium excursio* soient les conditions *in quibus ego iam fere meam totam contrivi (a)etatem* (*praef.*, p. 620), son fils qui devra lui succéder au trône, selon son es-

rulmadártól a kettőskeresztig (Du touroul à la double croix), Szeged, 1998; KRISTÓ, GY., *A tizennyedik század története* (L'histoire du 11^e siècle, 1999, avec une bibliographie complémentaire – 169-173). Au fond, l'ouvrage suivant aussi doit être lié à notre thème: RÉDEI, K., *Őstörténetünk kérdései* (Questions sur notre préhistoire), Bp., 1998 (également avec une riche bibliographie). Plusieurs ouvrages de LÁSZLÓ, GY. qui n'ont plus été facilement retrouvables ont été édités dernièrement, in: *Múltunkról utódainknak* (De notre passé pour notre postérité), I-II, Bp., 1999.

poir, devra se confronter à un monde tout à fait différent: *Ora..., ut securus et expeditus ab omni excursione adversariorum cum omnibus tibi subiectis cursum (a)etatis tu(a)e vit(a)e cum pace possis finire* – 9, p. 627). En effet le nouveau millénaire sera probablement l'époque de la paix, contrairement au millénaire précédent, ou au moins à la période de sa fin. Nous devons peut-être voir dans cet avis le retentissement de l'idée antique de l'*aurea aetas*, de l'*aureum saeculum* comme cette idée s'était exprimée au temps de l'antiquité dans la poésie de Virgile ou d'Horace³¹. Pour voir que l'auteur du *Libellus* a sans doute connu Horace, I. Borzsák a montré dernièrement des parallèles de texte³². Ces lieux remontent pourtant tous aux épîtres, mais il est possible que, tôt ou tard, l'influence même des *carmina*, p. ex, du *carmen saeculare* ou celle des *epodi* ou des *sermones* sur le texte de l'*Institutio morum* sera vérifiée. La même chose peut être valable aussi dans le cas de l'oeuvre virgilien, bien que nous n'ayons pas de connaissance sur un travail de recherche dans ce domaine. En tout cas, il est apparent que l'auteur de l'*Institutio morum* se reporte évidemment à Rome comme préfiguration historique de la fondation du royaume hongrois, mais pas à Romulus qui serait naturel, mais aux *(A)eneades* et à travers d'eux à Enée même. Nous trouvons l'une des explications possibles dans l'*Enéide* même où Romulus reste en arrière-plan, puisqu'il est l'incarnation de la *discordia* et de la *tyrannis* à cause de l'assassinat de Remus, ce que Virgile repousse tout comme l'auteur du *Libellus*. En effet on ne peut pas exclure que l'illogisme apparent de l'*Institutio* à propos du parallèle de la fondation du royaume mentionné plus haut est aussi explicable par l'influence de l'*Enéide*. On peut en trouver une autre explication aussi, mais avant de l'analyser, il faudrait mentionner

³¹ De ce thème v. récemment dans le détail: K. GALINSKY, *Augustan Culture*, Princeton, New Jersey, 1998, 90 sqq. De la littérature plus ancienne des ouvrages très instructifs: p. ex. J. BALDRY, *Who invented the Golden Age?*, *CIQ*, n.s. 2, 1952, 83-92; B. GATZ, *Weltalter, goldene Zeit u. sinnverwandte Vorstellungen*, Hildesheim, 1967; P.A. JOHNSTON, *Vergil's Conception of Saturnus*, *CSCA*, 10, 1977, 57-70; IDEM, *Vergil's Agricultural Golden Age. A Study of the Georgics*, Leiden, 1980; A. WALLACE-HADRILL, *The Golden Age and Sin in Augustan Ideology*, *Past and Present*, 95, 1982, 19-36. Pour le thème et ses rapports dans les beaux-arts, y compris le problème Sybille aussi, v. de nouveau: Michaela FUCHS, *Aurea aetas: Ein glückverheissendes Sibyllinum im grossen Oecus der Villa von Boscoreale*, *JbDAI*, 113, 1998 /1999/, 91-108 (avec une énorme bibliographie complémentaire).

³² Sur cela dernièrement ST. BORZSÁK, *Horaz in Ungarn*, in: H. KRASSER – E.A. SCHMIDT (hrsg.), *Zeitgenosse Horaz. Der Dichter u. seine Leser seit zwei Jahrtausenden*, Tübingen, 1996, 209, à noter que pour moi la concordance des textes observée ne semble pas convainquante. Bien que la ressemblance du contenu soit incontestable entre cette partie du cap. 4: *si eris pacificus, amaberis a cunctis militibus; si iracundus, superbus, invidus, impacificus super comites... cervicem erexeris, alienis tuum tradetur regnum* et Hor., a.p. 121 et epist., 1,1,38, au point de vue de la langue ce sont seulement les mots *iracundus* et *invidus*, *iracundus* qui sont communs. En tout cas, si nous acceptons ce parallèle, le contacte grammatical des «Institutiones» avec le texte de Florus, démontré par moi, devient plus accentué, puisque ce dernier est plus apparent.

un fait analogue entre l'oeuvre d'Etienne et l'*Enéide*. On a déjà parlé plus haut de cela que dans le chapitre remontant à l'*Enéide* une des sources possibles est l'oeuvre de Florus, par contre, suivant cet historien, on ne comprendrait pas facilement la constatation ci-jointe de l'*Institutio morum: Roma vero usque hodie esset ancilla, nisi (A)eneades fecissent illam liberam*. (6) Par contre, selon Florus ce n'était pas sous le *regnum* que Rome est devenue libre, mais après où l'auteur ne parle pas d'Énée ni de ses successeurs. Mais le vers suivant de la célèbre description du bouclier dans l'*Enéide* pouvait revenir à la mémoire de l'auteur du *Libellus*:

Aeneadae in ferrum pro libertate ruebant
(Aen., 8, 648)

Il est vrai que cette partie sert à décrire les Romains attaquant Porsenna pour défendre la *res publica libera*, mais, à cause de l'expression *Aeneadae*, l'auteur médiéval aurait pu penser que le texte se rapportait aux débuts de Rome. Après tout, la prédiction de la nouvelle période de paix, qui arrive et qui s'affirmera avec le prince Éméric, peut être mise en parallèle avec l'enfant naissant de l'églogue IV de Virgile qui, au cours de sa croissance, effectuera le *novum aureum saeculum*³³. En effet, les pensées analogues de l'*Institutio* doivent être d'origine virgilienne. Nous pouvons voir encore l'influence du poète de l'époque d'Auguste dans certaines ressemblances de genre qui sont évidentes entre les deux oeuvres. Ce sont les mots virgiliens adressés par le père comme conseils à Ascanius, fils d'Énée, au livre 12 de l'épopée:

*“Disce, puer, virtutem ex me verumque laborem,
fortunam ex aliis...”* (435-436)

En effet, ces mots dits par Énée qui semble être une sorte de miroir du roi nous font penser bien à la volonté lue dans l'*Admonestation* où Saint Étienne aussi veut faire apprendre à son fils le *labor* et les *virtutes*, et parmi ces dernières en premier lieu la *pietas* incarnée par Énée, désirant en même temps que son successeur évite d'une part la *tyrannis* et de l'autre qu'il n'ait pas sa part des *incursiones*, mais justement que la *pax* soit sa part, ce qui lui est assuré par cela: *antecessores sequi reges et honestos imitari parentes* (8), desquelles conditions Saint Étienne ne disposa pas, comme il nous est connu. Le conseil et souhait suivant peut être mis en rapport et non sans raison avec les mots virgiliens: *Disce... fortunam ex aliis!*, dont la curiosité a été mise en relief

³³ V. de nouveau, avec la bibliographie des ouvrages parus après la première édition de l'oeuvre: D. KIENAST, *Augustus. Prinzeps und Monarch*, Darmstadt, 1999², 290 sqq.

dernièrement par Th. Köves-Zulauf pour qui il semble que, outre Virgile, cette pensée ne se trouve nulle part dans la littérature, excepté l'épopée hongroise intitulée *Zrinyiade* composée par Miklós Zrinyi³⁴. Outre cette réception, nous pourrions citer l'imitation pas textuelle mais conceptuelle retrouvée dans l'œuvre de Saint Étienne, dans la mesure où notre mise en parallèle est assez convaincante.

Comme nous avons vu au-dessus: le fond de l'enseignement de Saint Étienne est que, au lieu de l'état nomade des tribus, il faut maintenir un royaume hongrois chrétien, catholique, faisant partie du *Christi corpus*, un royaume qui est fondé sur l'harmonie interne et qui est tellement puissant qu'il est capable d'imposer le respect à l'ennemi externe et interne. Mais comment le roi pouvait-il espérer la réalisation de ce programme qui devait apporter un tournant radical, le christianisme étant un rejeton tout neuf dans le pays? Avec une seule condition, si un pays multiculturel s'effectue qui utilise l'ancien mais qui fait pousser et fait naître en même temps le nouveau ce que nous avons invoqué plusieurs fois comme réminiscence florienne, c'est-à-dire le royaume qui n'est pas *unius lingu(a)e uniusque moris*. L'œuvre toute entière de Saint Étienne présente à Émeric comme exemple ce pays multilingue et multiculturel ayant une construction qui accentue elle-même cette conception, car elle s'harmonise avec l'idée du millénarisme par l'arrangement et par le regroupement mental de la préface et des dix chapitres. Les chapitres de l'œuvre qui s'embrassent en correspondant l'un à l'autre soulignent que les puissances anciennes internes du pays ont une importance pareille aux nouveaux éléments externes. La partie générale préliminaire (par la suite: G) traite ceci: étant donné que *cuncta dei nutu condita* (praef.), ainsi le pouvoir est aussi de l'origine divine, c'est-à-dire les *consulatus*, *ducatu*, *comitatus*, *pontificatus ceter(a)eque dignitates* et avant tout les *regna* qui sont tous donc capables *ratione... vigere atque subsistere* (ibid.). Puis les dix chapitres énumèrent les caractéristiques principales de la dignité royale, tantôt celles qui sont universellement valables et celles qui appartiennent au royaume hongrois (*regalis dignitas* – 1 et 6, plus 8, *regale palatium* – 2, *regium solium* – 3, *regimen* – 4, *regalis corona* – 5 *tribunalia regum* – 7, *regalis salus* – 9, *corona regum* – 10, mais cf. 5). La première caractéristique est la *catholica fides* (1) qui est évidemment l'élément général et essentiel du vrai pouvoir royal (donc: G). Après vient l'*ecclesiasticus status* (2) qui incarne le précédent et qui doit être composé des éléments étrangers (par la suite: E), tout comme les *pontifices* (3)

³⁴ J'ai entendu de prononcer l'étude de TH. KÖVES-ZULAUF («Das Testament des Heros») à un colloque organisé à Debrecen en 1999, et je ne sais pas si l'étude aurait parue.

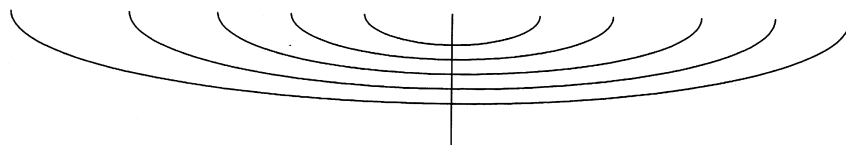
qui sont également étrangers dans ce pays et qui assurent une autre garantie du trône royal (cela est aussi: E). Ensuite nous trouvons dans l'oeuvre des composants traditionnellement ancestraux et magyars (par la suite: M), c'est-à-dire des hommes principaux et des hautes dignités se trouvant au quatrième rang de l'énumération, c'est-à-dire les *principes* et les *milites* (4 = M), ceux qu'Éméric peut regarder, à cause des liens de parenté, comme *patres et fratres* (ibid.); les *iudices* figurent comme cinquième composant (5) qui, selon l'explication conventionnelle, sont issus de «l'aristocratie tribale» de long passé comme membres du tribunal royal (également: M). Malgré le sixième rang, la catégorie qui porte le nom *hospites* (6) a une grande importance dans l'ordre de valeur de Saint Étienne: ils sont sans aucun doute étrangers, puisque *ex diversis partibus et provinciis veniunt hospites, qui diversas linguas et consuetudines, diversaque documenta et arma secum ducunt, qu(a)e omnia regna ornant et magnificent aulam et perterritant exterorum arrogantiam* (p. 625). Ce sont surtout eux qui donnent la garantie du pays multilingue et multiculturel souhaité par Saint Étienne dont le modèle principal est l'*Imperium Romanum* créé par les (A)Eneades et qui peuvent être fondateurs également d'un *imperium diversarum linguarum et diversarum consuetudinum*, ainsi le *regnum* hongrois devrait être pareil selon la volonté du souverain apostolique. De la phrase du chapitre 6, citée plus haut dérive clairement que les *hospites* sont d'une part des chevaliers étrangers qui jouent un rôle important pour assurer les forces armées du pays contre l'agression étrangère menaçante (cf. *exterorum arrogantiam*), mais qui – comme gardes du corps peut-être – garantissent le calme intérieur (cf. *aula*), même ils prennent partie dans la juridiction auprès de «l'aristocratie tribale» mentionnée plus haut: en effet, c'est de cette façon qu'il faut comprendre selon toute probabilité l'expression *diversa... documenta*, figurée à propos des *hospites*, ce qui peut être renforcé par une phrase parallèle du code majeur du roi Saint Étienne: *virorum documentis orthodoxorum usu lectionis cottidiane fecit auditum utrumque prebere* (Leg. Steph. maior, 15 p. 391), et par cela l'explication du même genre du *Lexikon Latinitatis Medii Aevi Hungariae* (vol. III, Budapest, 1992, p. 222) est justifiée, même si elle est quelques fois très large. Cf. «institutio, admonitio, exemplum, praeceptum, lex, regula – enseignement, avertissement, exemple (édifiant), précepte, instruction ou loi, règle». Quoi que ce soit l'explication convenable de ce lieu, de toute façon c'est un fait que les *hospites* sont des composants étrangers du royaume hongrois (c'est-à-dire: E). Contrairement, ce qui concerne les membres du conseil royal (*consilium*), traités dans le chapitre 7, eux, comme sages âgés, plus précisément *maiores et meliores, sapientiores et honestissimi seniores* auraient pu sortir de l'ancienne «aristocratie tribale»

(donc: B); tout comme les *iuvenes* et *fili* obéissant à eux, «aux précurseurs, aux parents et aux pères» ne peuvent être disciplinés que selon «l'habitude» magyar dans les cadres de l'*oboedientia* qui mentient l'ordre de l'Etat, se procurant ainsi la *prosperitas* (donc: M).

Dans la suite et pour finir, nous trouvons deux chapitres de caractère général parallèlement à deux chapitres de thème général de la partie initiale. Le chapitre 9 parle de la prière (*oratio*) par laquelle les rois peuvent mériter le plus leur salut (*maxima acquisitio est regalis salutis* – p. 626), et cela est le moyen général de la rémission des péchés (*peccatorum ablutio et remissio*) (donc: G); le chapitre 10 énumère les vertus du souverain qu'il faut pratiquer envers tout le monde, non seulement envers les puissants mais envers ceux aussi qui manquent d'autorité politique et sociale (*ad omnes, non tantum potentes, sed etiam potestate carentes* – p. 627), et c'est valable même si Etienne ne le mentionne clairement qu'à propos d'une vertu, la *patientia* (donc: G).

Considérant tout ce qui était dit en haut, la construction du *Libellus* montre cet arrangement:

Praef./G 1/G 2/E 3/E 4/M 5/M 6/E 7/M 8/M 9/G 10/G



En effet, nous pouvons y retrouver un arrangement concentrique de l'ouvrage. Aux deux premiers chapitres généraux répondent deux chapitres de la partie finale contenant également des idées générales. Ensuite, les deux composants étrangers de la puissance royale sont équilibrés par deux éléments intérieurs; le quatrième composant intérieur est contrebalancé par un composant extérieur. Ainsi tous les composants du pouvoir se concentrent autour d'un axe central, étant donné que le chapitre 5 qui s'occupe également d'un élément interne du pouvoir, n'a pas de pendant. Cela sert à souligner le chapitre 5 qui examine les éléments du gouvernement comme la *patientia* et le *iudicium* qui sont justes, s'il ne visent pas l'*instabile et fragile* et ainsi ils rejettent les *stulta vota* qui *frangenda sunt*. C'est le vrai gage du *regnum* qui exclue la *tyrannis*. Et c'est ainsi que se réalise le gouvernement *secundum... legem*, autrement dit: l'*Institutio morum* est en même temps le «manuel» du bon gouvernement aussi, mais qui s'accorde bien avec

«le miroir des princes» et qui suppose naturellement les traditions antiques comme base.

L'arrangement voulu se présente dans le fait aussi que le chapitre 6 a sa place juste à côté du chapitre central: le chapitre 6 accentue l'autre mouvement décisif de l'Etat hongrois, selon lequel l'installation multilingue et multiculturelle est un autre facteur décisif du pays qui est en train de s'enrichir continuellement. Tout cela s'effectue, découlant de l'arrangement, de cette façon que le royaume hongrois ne devient pas la proie des éléments étrangers, des *hospites*, puisque le pendant du chapitre 6, le chapitre 4 souligne justement l'importance des *principes et milites* de cette «aristocratie tribale» ancienne et déjà innée. Ainsi dans les chapitres intérieurs autour de l'axe, la proportion des éléments internes et externes est deux à un (2:1), tandis que dans l'oeuvre entière cette proportion est plus équilibrée: quatre à trois (4:3) ce qui montre en même temps que la conception d'Étienne est très ouverte et souple. Et à ce point, il faut poser de toute manière la question: d'où cette souplesse et aptitude du pays hongrois féodal naissant au tournant du premier millénaire apr. J.-Ch. qui lui permet de s'adapter aux exigences et qui lui assure la capacité d'emprunter les acquisitions de la civilisation occidentale? Une des sources les plus importantes était justement l'ancien Etat nomade hongrois où ce n'était pas la base ethnique et la base de langue qui formaient un élément décisif, mais ce sont plutôt la dépendance politique et la situation de puissance qui assurent les cadres étatiques. Les tribus hongroises sont devenues ainsi d'abord partie intégrante de l'empire des Khazars. Puis elles s'en sont détachées et ont formé un fédéralisme tribal avec la participation des sept tribus hongroises parlant une langue finno-ougrienne. Trois tribus kabars de langue turque se sont également détachées de l'empire khazar³⁵ pour devenir membres du fédéralisme tribal des Hongrois, mais ayant une position subordonnée à l'intérieur du fédéralisme nomade. Les Hongrois même s'ils parlaient une langue finno-ougrienne, étaient désignés par un nom turc: la dénomination usuelle en Europe des Hongrois de nos jours aussi, la forme latine *Hungari* est, en dernière analyse, d'origine turque, et sa signification originale est: «dix tribus», parce que, à la base de ce nom, nous trouvons l'expression turque: *on oguz*, qui se trouve également dans le mot *onogur*, donnant le nom à un peuple turc³⁶. En effet vers 895 apr. J.-Ch. il est arrivé, dans le Bassin des Car-

³⁵ Cf. TÓTH, S., *A kabarok (kavarok) a 9. századi magyar törzsszövetségben* (Les Kabars /Kavars/ dans le fédéralisme tribal des Hongrois au 9e siècle), *Századok*, 118, 1984, 92-113.

³⁶ V. de cela p. ex. l'oeuvre de base de NÉMETH, GY. complétée et rééditée dernièrement: *A honfoglaló magyarság kialakulása* (La formation des Hongrois conquérants, Bp., 1991² (éd. par BERTA É.), 148-149.

pates, un peuple si composé du point de vue ethnique et de langue dans les cadres duquel les Hongrois ont tenu le pouvoir, mais ce pouvoir n'a eu aucun caractère éliminatoire du point de vue ethnique, culturel ou de langue³⁷. Ce fait eut une importance décisive au cours de l'installation dans le bassin du Danube et après aussi. En effet bien des peuples avaient vécu ici, surtout des Slaves ce qui est prouvé p. ex. par le fait qu'une bonne partie des noms de lieux de Hongrie sont d'origine slave. Mais il faut dire que la présence des Slaves dans ces lieux au neuvième siècle a laissé moins de traces archéologiques que les khagans avars ayant un caractère turc, ou bien la civilisation occidentale arrivée sur ces lieux par l'intermédiaire des Bavarois et des Francs. Les Hongrois conquérants ayant des ethniques variées se sont établis sur une population aussi hétérogène. Etant donné que les langues de ces derniers peuples sont disparues dans la suite, on avait pensé que le nombre des conquérants qu'on avait estimé à un quart d'un million, a dépassé le nombre de la population préexistante dans le Bassin des Carpates peu habitée au neuvième siècle. De nos jours, une autre conception est de plus en plus acceptée, représentée même par Gy. Kristó: selon lui, le nombre des conquérants, y compris les kavars n'a pas dépassé les 100 à 120 mille personnes, car les effectifs de l'armée hongroise ont compté à ce temps 20 mille personnes, et pour calculer la population entière, il faut multiplier par cinq ou six au maximum, conformément aux peuples nomades pareils en Eurasie. Ces effectifs comptés de cette manière restaient bien inférieurs aux effectifs des peuples s'étant déjà installés dans la région du bassin du Danube avant la conquête hongroise. La situation n'a rien changé après non plus: au cours des «excursions» des Magyars, on a emmené en esclavage beaucoup de chrétiens aussi qui ont été vendus en partie à l'étranger, mais il en restait en grand nombre dans la région des Carpates aussi. Ce qui signifie que au temps de l'installation des Hongrois et après, avant la naissance de l'Etat féodal, le chiffre de la population étrangère a dû surpasser le nombre des Hongrois parlant une langue finno-ougrienne³⁸. Mais dans ce cas, comment cette population multilingue, est-elle devenue un peuple parlant hongrois, si on ne peut démontrer aucune tendance de la part des conquérants pour anéantir les langues de la population autochtone. Même si les sources contemporaines n'en parlent pas, on trouvera la solution dans le fait d'une part que la puissance politique évidente des Hongrois

³⁷ Ce trait est bien accentué plus récemment par KRISTÓ, GY. dans plusieurs de ses ouvrages mentionnés plus haut. Nous renvoyons souvent à ces oeuvres dans la suite aussi.

³⁸ Nous donnons ici le résultat de l'oeuvre suivante: KRISTÓ, GY. – MAKK, F. (réd.), *Európa és Magyarország Szent István korában* (L'Europe et la Hongrie à l'époque de Saint Étienne), Szeged, 2000, 289 sqq. – V. la note 30.

a contraint les conquis à s'assimiler; mais, de l'autre part, la multitude des langues dispersées n'a pas permis de produire un effet linguistique unanime sur les tribus hongroises. Ainsi, parmi la population autochtone, le voisinage de langue avec les Hongrois a abouti d'abord à un bilinguisme, et puis à une intégration complète des langues ce que nous pouvons témoigner sur le territoire de la Hongrie historique jusqu'au temps de l'invasion osmanlie, excepté, peut-être, les régions frontières de la Hongrie d'autre fois.

Considérant tout ce qui a été dit, on comprend bien que, au tournant du millénaire, l'adaptation à un nouveau milieu culturel n'a pas soulevé d'insurmontables difficultés aux Hongrois qui étaient ouverts depuis des siècles envers les étrangers, d'autant plus que l'Etat nomade hongrois s'est reposé sur «une sorte d'économie double»: les mots anciens d'origine turque de notre langue prouvent que probablement, même en dehors du Bassin des Carpates, une agriculture importante s'était déjà formée³⁹, qui a permis aux Hongrois de se relever assez vite des dégâts de guerre, même des défaites; et c'est déjà un fait que, dans le Bassin des Carpates, il existait une agriculture étendue, même si c'étaient les Slaves et en partie les Turcs qui la pratiquaient, au moins d'abord. Après tout cela, on comprend bien que Saint Étienne, voyant la nécessité inévitable des changements, a trouvé évident d'emprunter, par la présence des missionnaires et des étrangers qui sont venus s'installer dans le pays, les éléments de la nouvelle civilisation, vue comme étalon, au tournant du premier millénaire, mais de telle manière que cette civilisation ne détruise pas ce qu'on a jugé important à faire survivre de l'ancienne forme de vie. Conformément à la pratique séculaire des Hongrois nomades, les princes de la maison des Árpád étaient prêts à accueillir les étrangers qui apportaient avec eux les nouveautés, cf. *hospites*, si cela était acceptable au rôle dirigeant de l'ancienne «aristocratie tribale». même si ce rôle a dû subir des changements. En effet, c'était cette situation que le premier roi hongrois a reconnue d'un oeil lucide, et il a formulé son programme qu'il a fait écrire plus tard pour son fils par un prêtre lettré de son temps.

Par contre, à ce point, nous devons envisager quelques questions pas très simples. L'une des questions est la suivante: pourquoi le *Libellus* ne parle-t-il pas de la population de langues étrangères du Royaume Hongrois qui vivait sur ces territoires au temps de la conquête du pays et qui ne s'était pas donc installée avec les Hongrois dans le bassin des Carpates. Vraiment, on ne la rencontre pas dans le texte du *Libellus*,

³⁹ Ce point de vue a été représenté de nouveau par RÓNA-TAS, A., dont l'oeuvre mentionnée plus haut, MAKK, F. a écrit une critique instructive, cf. in: *A turulmadártól...* (Du touroul...), 9 sqq.

qui ne la présente pas *expressis verbis* sur les pages de l'oeuvre, mais ce qui est surprenant seulement pour les hommes du temps moderne. Au tournant du premier millénaire ce silence était naturel, étant donné qu'ici il s'agit des peuples assujettis qui n'ont pas eu d'importance du point de vue de la direction politique féodale, bien que l'*Institutio morum* traite d'une manière accentuée la *patientia* envers les marginalisés, les refusés du pouvoir, et il faut y penser en premier lieu à la population assujettie, n'ayant pas le hongrois comme langue maternelle. Sous ce rapport, le chapitre 10 de l'*Admonestation* aurait pour nous une importance particulière parce que, en ce passage, le roi recommande la bienveillance royale à son fils avec ces mots-ci: *non solum parental(a)e et cognationi, vel principibus, sive divitibus seu vicinis et incolis sis propitius, sed etiam extraneis, et cunctis ad te venientibus* (p. 627). La deuxième partie de la phrase se rapporte clairement à ceux qui viennent s'installer de l'étranger, c'est-à-dire aux *hospites*, aux missionnaires et aux marchands qui les derniers ne sont pas non plus spécialement mentionnés dans le *Libellus*. De ce qui dérive que la première partie de la phrase se rapporte à la population locale, autrement dit à la parenté de la maison royale, aux nobles tribaux que nous avons déjà rencontrés dans l'*Institutio*. De notre part, nous voudrions interpréter l'expression *vicini*, qui n'avait pas encore figuré dans les explications, plutôt de la façon suivante: cette dénomination renvoie aux habitants de langue étrangère qui vivent au «voisinage» des Hongrois installés selon les tribus, mais qui comptent – bien évidemment pour l'auteur de l'*Institutio* – parmi les *incolae* du pays.

La deuxième question est de savoir ce que signifie justement l'orientation étrangère de l'*Admonestation*. Ce qui est certain: c'est l'esprit chrétien, mais dont les deux branches, la branche latine et la branche grecque se sont déjà assez séparées à ce temps, de sorte qu'il est très important de donner des précisions dans ce domaine aussi. De nos jours, selon l'avis le plus répandu, Saint Étienne a décidé d'envisager l'Église latine-romaine, et le cercle culturel et politique allemand, surtout la région bavaroise, et c'est ainsi qu'il a créé sur le modèle allemand le système des comitats, et à ce fait pourraient faire allusion les mots *comitatus* ou *comites* apparus dans le *Libellus*. Mais la solution du problème n'est pas si évidente du tout en connaissance de l'*Institutio morum* et d'autres faits de l'époque, à plus forte raison que les orientations mentionnées ne se trouvent nulle part expressément et clairement dans le texte. Les expressions *Romanum... imperium* et *Romani... reges*, tout comme *Roma* et les *(A)Eneades* peuvent être appliquées non seulement à la Rome ancestrale et à sa continuation directe, mais aussi à l'Empire Byzantin dont les souverains se sont déclarés être héritiers des *imperatores Romani*. Il est vrai, qu'Étienne a deman-

dé la couronne royale au pape Sylvestre II, il a créé des évêchés et des archevêchés de rite latin en accord avec le pape, mais lui, le premier roi hongrois n'a pas rompu avec les traditions qui ont lié les Hongrois à la chrétienté orthodoxe. Il est incorrecte de laisser de côté les données exactes. Moi, un des élèves de Gyula Moravcsik, je suis de l'avis de Ferenc Makk qui n'oublie pas l'existence d'une orientation culturelle et politique vers Sud-Est en Hongrie à l'époque des Árpád, de plus, «selon les sources historiques les Hongrois ont été atteints par les premiers rayons de la mission chrétienne issue de Byzance déjà aux côtés nord de la mer Noire», comme Moravcsik l'avait démontré il y a plus de soixante ans⁴⁰. L'un des grands dignitaires hongrois, Bulcsú (prononcer: Boultschou) est allé à Constantinople au milieu du dixième siècle, et il s'y est baptisé. Termacsu (prononcer: Termatchou), l'arrière-grand-père d'Árpád l'a accompagné et il a reçu de Constantin Porphyrogénète le titre «l'ami de l'empereur» et vraisemblablement lui aussi, il s'est baptisé. Gyula a pris également le baptême à Byzance et en rentrant il a apporté avec lui, pour causes missionnaires, un moine nommé Hierotheos qui était un évêque sacré. Bien que Byzance ait été quelques fois inquiète à cause de certains ducs hongrois qui se sont alliés avec les Bulgares rivaux, Saint Étienne s'est incliné plutôt vers l'empereur de Constantinople, mais à vrai dire surtout après que Gavril Radomir, le duc bulgare avait repoussé sa femme qui était une des soeurs cadettes d'Étienne. En tout cas, Étienne et l'empereur Basile II se sont coalisés en 1002, et Étienne a reçu en cadeau de lui une double croix comme prophylactère qu'il a offerte plus tard à son fils Émeric, probablement comme un des insignes du pouvoir. En 1015 Étienne a fait passer à l'offensive ses troupes contre les Bulgares à côté de Byzance. Après tout cela, il n'est pas surprenant qu'Étienne a établi comme *krales pases Oungrias* un monastère archiépiscopal des religieuses par une charte de fondation de langue grecque⁴¹ dans la vallée de Vesz-

⁴⁰ MORAVCSIK, GY., *Des monastères de langue grecque à l'époque de Saint Étienne*, in: Szent István Emlékkönyv (Mélange Saint Étienne), Budapest, 1938, 389 sqq. V. encore: IDEM, *Az Árpád-kori magyar történelem bizánci forrásai* (Les sources de l'histoire hongroise à l'époque arpadienne), Bp., 1988. Cf. encore à propos des relations byzantino-hongroises: N. OIKONOMIDES, *A propos des relations ecclésiastiques entre Byzance et la Hongrie au XIème siècle: le métropolitain de Turquie*, Revue des Études Sud-Est Européennes, 9, 1971, 528; MAKK F., *Magyar külpolitika (896-1116)* (La politique hongroise étrangère), Szeged, 1996², 60-61; J. DARROUZES, *Notitiae episcopatum ecclesiae Constantinopolitanae*, Paris, 1981; BAÁN I., «*Turkia metropolitája*» (Le métropolitain de Turquie), Századok, 129, 1995, 1167-1170; OLAJOS T., *Felhasználatlan bizánci forrás a magyarság korai történetéhez* (Source byzantine inobservée concernant la protohistoire du peuple hongrois), AntTan., 33, 1987-1988, 24-27; EADEM, *op. cit.*, *Orientalia Lovaniensia Analecta*, 60, 1994, 435-439; MAKK, F., *A turulmadártól...* (Du touroul...) 95 sqq.

⁴¹ V. surtout MORAVCSIK, GY., *Az Árpád-kori...* (Les sources...), 79-81; et cf. ÉRSZEGI, G., *Szent István görög nyelvű okleveléről* (Sur le diplôme de langue grecque de Saint Étienne), Levéltári Szemle, 1988/3, 3-13.

prém laquelle ville restait le lieu de couronnement des reines hongroises, de Gisèle aussi qui était la femme d'Étienne, d'ailleurs d'origine bavaroise. Cet acte montre bien le double caractère du comportement du roi. Tandis qu'il ouvre grandes les portes du pays devant la mission de l'Église latine, il établit un monastère de rite grec; ou bien, tandis qu'il aide à triompher l'empereur byzantin, et Ioannes, le «métropolitain de la Hongrie» (qui figure officiellement comme «métropolitain de *Tourkia*») participe en 1028 au synode de Constantinople. Étienne empêche le patriarche de Constantinople d'élargir son pouvoir ecclésiastique sur les territoires de Hongrie, et, peut-être, c'est pour cette raison qu'il établit, après l'archevêché d'Esztergom (Strigonium), un autre archevêché latin, celle de Kalocsa qui doit servir à éliminer la métropole orthodoxe.

Étienne a donc entrepris le rôle d'un certain coordinateur sur le plan religieux – malgré sa préférence latine assez visible – entre les Églises latine et grecque, mais il a fait la même chose sur le plan de la vie politique et culturelle. Dans ce sens, son orientation vers la Bavière ne s'effectue que partiellement. Tandis que c'était la dynastie bavaroise qui lui a donné sa femme, Gisèle, Étienne a nommé son fils aîné – qui était venu au monde en 1000 peut-être – d'après le rival des Bavarois, cet Othon III qui avait aidé le pape Sylvestre II à obtenir le trône pontifical et qui a approuvé aussi l'avènement au trône d'Étienne. Il est vrai que son deuxième fils a reçu le prénom du Henri bavarois, étant donné que, à ce temps-là, le prénom Imre/Eméric correspondait au prénom *Henricus*. L'influence de l'organisation des comitats allemands ne paraît pas non plus absolue sur Étienne, car – et ce n'est guère le hasard – la terminologie hongroise concernant cette institution est sans aucun doute d'origine slave, tout comme les correspondants hongrois des mots *comitatus* et *comes*, c'est-à-dire les mots 'megye' et 'ispán' sont venus aussi du slave à notre langue. Pour nous le mot hongrois 'megye' a une grande importance: une de ses variantes de prononciation est 'mezsgye' et ce dernier signifie: 'lisière, limite'. Il se peut donc que dans le Royaume Hongrois le comitat se soit formé comme une unité territoriale où les conquérants hongrois installés et les peuples slaves assujettis vivaient originellement en voisinage (*vicinitas*) l'un de l'autre: pensons donc à l'expression *vicini* de l'*Institutio*, soulignée plus haut. En effet dans la formation du *regnum* hongrois il faut compter d'un héritage slave aussi, même si, de nos jours où on compte s'intégrer «à la maison européenne», il n'est pas si élégant de parler d'une origine slave que d'une origine allemande.

Étienne chercha d'ailleurs à équilibrer la prépondérance politique qui menaçait l'Etat hongrois à cause de la *renovatio imperii Romani* visée par Othon. On peut en voir des exemples après la mort de Sylvestre

Il en 1003 où les pontifes n'ont pas été comptés parmi ceux qui ont soutenu expressément l'empereur romain germanique. Mais il existent d'autres faits aussi qui le prouvent. Étienne a porté une grande attention envers Venise aussi pour équilibrer l'influence allemande et pour garder en même temps les bonnes relations avec Byzance. Ce n'est pas par hasard qu'Étienne a marié sa soeur au doge Ottone Orseolo et on connaît l'importance du fait que c'était leur fils, Pietro Orseolo qui a pris la succession du prince Émeric après la mort de ce dernier, et qu'il a succédé à Étienne au trône. C'était de Venise qu'il est arrivé Saint Gérard aussi avec des buts missionnaires, celui qui est devenu un des maîtres spirituels d'Émeric et qui a influencé – selon certains – la conception de l'*Institutio morum*. Pour démontrer l'influence de l'Italie du Nord sur la formation de la culture hongroise, envisageons un fait qui n'était pas encore dûment présenté. La langue latine médiévale de Hongrie a eu un caractère: au lieu de la consonne latine *s*, on a prononcé en Hongrie la consonne *ch*. C'est ainsi que les mots latin *sors* ou *sacristia* étaient empruntés avec la prononciation '*sors*' (= *chorch*) et '*sekrestye*' (= *checrechtyai*). Ce changement de la consonne *s* n'est point motivé, car dans notre langue se trouve justement la consonne *s* qui pourrait garantir l'emprunte exacte. Ce phénomène ne s'explique suffisamment que par la présence des missionnaires arrivées d'Italie du Nord où la prononciation avec la consonne *ch* était bien répandue au lieu de *s*. La traduction de l'*Ave Maria* qui est classée parmi les plus anciens textes conservés en hongrois – bien que notés en écrit plus tard – garde un vestige de la prononciation avec la consonne *ch*. Ce fait prouve avec une forte vraisemblance que la mission d'Italie du Nord était déjà assez importante en Hongrie au temps de Saint Étienne.

Prenons enfin deux exemples pour montrer que l'orientation soit-disant latino-germanique de Saint Étienne n'était point à un seul plan. Beaucoup de circonstances y compris des mariages dynastiques montre p. ex. ses relations bien établies avec l'orthodoxie slave de Kiev et cela ne doit pas être par hasard que le corps de garde du premier roi hongrois était composé au point de vue ethnique des Russes et des Varègues et que leur commandant était justement le prince Émeric (cf. *dux Ruizorum*), destinataire de l'*Institutio*. Les tendances de Saint Étienne à établir des liens culturels sont arrivées jusqu'au Royaume Français, car p. ex. Odilo, le célèbre abbé de Cluny était fier d'avoir mérité les estimations du roi hongrois. Ce lien lointain était volontaire de la part d'Étienne d'autant plus qu'il avait une attache forte pour les traditions carolingiennes qui étaient moins dangereuses pour le jeune État féodal hongrois que l'Empire romain germanique plus proche dont les tendances de conquête se sont bien manifestées au temps du millénaire, comme nous l'avons démontré plus haut. Nous avons déjà parlé

des rapports à la tradition carolingienne en présentant les ressemblances entre le couronnement et le sarcophage de Charlemagne et ceux d'Étienne, mais rappelons ici un autre phénomène. Nous avons déjà souligné combien il est particulier que ce n'est pas Romulus que le *Libellus* rappelle pour donner le parallèle de la fondation du Royaume Hongrois bien qu'il est Romulus qui soit considéré comme fondateur de Rome, mais le *Libellus* fait appel aux *Aeneades*. Ce fait, au delà de l'allusion discrète faite à l'origine d'Orient du peuple hongrois, rappelle en même temps la conception florienne que le Royaume Hongrois a été une sorte de creuset à faire fondre des peuples, tout comme Rome et l'Empire romain l'ont réalisé; mais derrière ce fait nous pouvons retrouver un autre rapport aussi. Les Français qui se disent les vrais héritiers de Charlemagne ont soutenu au moins jusqu'au milieu du 15^e siècle la croyance qu'ils étaient d'origine de l'Est, étant donné que leurs ancêtres, ayant quitté Troie en flammes se seraient mis en route vers l'Ouest, conduits par Paris et Francio, et, chemin faisant, ils se seraient arrêtés en Sicambrie, près du Danube pour se reposer⁴². Ainsi les Francs et leur dynastie auraient tenu leur origine de Troie, à travers des Sicambres, comme les *Aeneades* qu'Étienne a mis en parallèle avec les fondateurs du royaume hongrois et qui eurent leur pays d'origine également à l'Est. Dans l'*Institutio*, on retrouve implicitement la possibilité d'une parenté franco-hongroise qui était un point de départ convenable à Étienne pour utiliser largement des modèles carolingiens, en formant sa conception d'État, et, en même temps, restant fidèle à l'héritage spirituel de l'antiquité et à la foi catholique.

En vertu de tout ce qui a été dit, la conception de Saint Étienne n'a pas une orientation purement latine ou purement allemande, mais elle se base sur un aperçu de large horizon qui mérite d'être nommée à bon droit un programme politique et culturel autonome et indépendant. Selon la conception d'Étienne, l'intégration des Hongrois au système féodal contemporaine de l'Europe et à la civilisation chrétienne ayant des bases antiques doit s'effectuer tout en gardant la liberté totale, tout comme la Rome des *Aeneades* qui ne devint pas *ancilla*, mais pratiquement se développa *libera*, comme l'*Institutio morum* le dit expressément. Par contre, l'attribut *libera* ne signifie pas ici en premier lieu une catégorie sociale ou juridique ce qui est prouvé par le fait que ce n'est pas à propos de la description de l'installation administrative du royaume que cette idée apparaît dans l'oeuvre, mais à propos de ceux qui s'installent de l'étranger, c'est-à-dire les *hospites* dont un des plus

⁴² Cf. pour cela F. GRAUS, *Troja und trojanische Herkunftssagen im Mittelalter (Kontinuität und Transformation der Antike im Mittelalter)*, hrsg. von W. ERZGRÄBER, 1989, 25-43. V. encore R.A. GERBERDING, *The Rise of the Carolingians and the Liber historiae Francorum*, 1987.

importants devoirs était sous le *regnum* des Árpád qu'ils *perterritant exterorum arrogantiam* (6, p. 625). En effet, le *regnum Hungarorum*, en tant que le protecteur de la *catholica fides* et le défenseur des *fidelitas, fortitudo, agilitas, comitas, confidentia* internes (4, p. 623), celui de l'*humilitas* (ibid.), de la *patientia*, du *iudicium* équitable, de la *misericordia* (5, p. 624) et après, celui du *consilium* sage, de l'*utilitas* général (7, p. 625), enfin de la *justicia* et de l'*honestum*, doit affronter l'*exterorum arrogantiam*, ce qui est une manifestation convenable des principes autonomes du royaume. Vu dans ce contexte, on peut comprendre que ce chapitre qui décrit la théorie de la monarchie indépendante est la partie finale de l'*Institutio* qui explique et présente, à vrai dire, l'ordre interne du royaume hongrois où l'auteur pose la question plusieurs fois citée par nous et en même temps il y répond: *Quis Gr(a)ecus reget Latinos Gr(a)ecis moribus, aut quis Latinus reget Gr(a)ecos Latinis moribus? Nullus.* – Dans cette formulation rhétorique on retrouve non seulement le refus déguisé de l'expansion de l'Empire romain-germanique vers l'Est, mais aussi la volonté de se délimiter de l'orthodoxie de l'Est et avant tout l'expression de l'ordre légale autonome et indépendant, même si cette dernière pensée se manifeste sous une forme rhétorique ou presque poétique et pas comme constatation positive, mais négative. Saint Étienne a essayé d'attribuer au roi hongrois un certain rôle d'intermédiaire entre les deux grandes cultures chrétiennes et les deux structures d'État et c'est pourquoi il donne à son fils comme héritage ce conseil: *...cosuetudines sequere meas, ut inter tuos habearis pr(a)ecipuus et inter alienos laudabilis.* (8, p. 626) Le roi hongrois doit donc s'acquérir la reconnaissance dans l'Église romaine de l'Occident tout comme dans l'Église grecque orientale. Étienne avait reçu la reconnaissance de la part de Rome en 1083, quand il a été canonisé; mais on comprend aussi – d'après tout ce qui précède – pourquoi, à l'occasion du deuxième *millénium*, l'Église orthodoxe a canonisé le roi hongrois apostolique qui a exercé, certes, son droit autonome dans l'organisation de l'Église, mais qui l'a fait toujours en bonne entente avec le pape. La souplesse plusieurs fois soulignée de l'idée de Saint Étienne a amené que, après le déclin de la dynastie macédonienne, quand Byzance a perdu de son terrain politique et spirituel, la Hongrie est devenue presque automatiquement le membre le plus oriental du cercle de la civilisation européenne occidentale, pareillement en partie à la Pologne. Cela est justifié par le fait aussi que le roi André 1er, un des plus fervents continuateurs de la conception de Saint Étienne dans la Maison des Árpád a commencé à installer les Vallons ce qui a été suivi par d'autres mesures coloniales aussi. Grâce à sa dynamique interne, le *regnum Hungarorum* est devenu capable plus tard, contrairement au monde orthodoxe de l'Est, d'ad-

mettre tantôt l'esprit de la réformation et du protestantisme, tantôt la réforme catholique, ce qui est jusqu'à nos jours une des plus marques particulières de la culture hongroise. Mais cela dépasse déjà les cadres où l'on peut insérer l'analyse et l'explication du *Libellus de institutione morum...* Enfin, nous devons souligner: la Sainte Couronne Hongroise attribuée à Saint Étienne qui est une double couronne, c'est-à-dire elle a une partie byzantine inférieure et une partie latine supérieure, même si elle a été composée ultérieurement, et ainsi le premier roi hongrois apostolique ne l'a jamais portée, exprime d'une manière symbolique le principe du souverain sur le rôle de «pont» joué par la Hongrie naissante. Cette idée a dû créer une tradition qu'on voulait bien après exprimer sous une forme symbolique par la Sainte Couronne Hongroise.

LÁSZLÓ HAVAS